

## MISS EDGEWORTH

Le nom d'Edgeworth est bien connu en France; aux uns, il rappelle la lumière céleste projetée sur l'échafaud sanglant d'un roi; aux autres, il remémore les plaisirs de l'enfance, les premières lectures faites sous l'œil intelligent d'une mère, dans un des petits livres, instructifs et charmants, signés de ce nom.

Maria Edgeworth, l'auteur de tant de romans distingués et de tant de livres précieux pour l'éducation, naquit, en 1770, d'une famille irlandaise qui semble s'être divisée en deux branches : l'une demeurée fidèle à la religion catholique, et de celle-ci est issu le confesseur de Louis XVI; l'autre qui avait adopté la foi des vainqueurs. Miss Edgeworth appartenait à la dernière; mais quoiqu'elle n'eût plus avec ses pauvres compatriotes le lien étroit de la communion religieuse, elle ne cessa pas d'être irlandaise par le cœur, par la sympathie et par la tendre et cordiale affection qu'elle éprouvait pour son pays. Cet amour du sol natal était un héritage, elle l'avait reçu de son père, homme très-distingué, qui, après avoir vécu en Angleterre et à l'étranger, revint se fixer en Irlande, dans le double but de consacrer sa vie à l'éducation de ses enfants et au soulagement des pauvres habitants d'une terre dont il tirait ses revenus. Cette décision, juste et bien-faisante, eut une immense influence sur la destinée de Maria Edgeworth; à l'école de son père, elle apprit à aimer l'Irlande, à l'observer, et elle reproduisit dans ses livres, avec le plus heureux succès, les traits naïfs, comiques, touchants et parfois sublimes du caractère irlandais. Propriétaire, juge de paix du canton, monsieur Edgeworth avait de nombreuses occasions d'étudier cette population délaissée et primitive; il assistait, en réglant ses différends, à des tournois de parole, à des assauts d'éloquence, à des rivalités de saillies qui eussent ému ou égayé un vaste auditoire; il transmettait à sa fille avec beaucoup de verve et d'humour ce qu'il avait entendu. Elle a raconté elle-même l'impression que lui faisaient ces récits. « Mon père, dit-elle, contait avec une verve inimitable; aucune nuance ne lui échappait; jamais il n'exagérait pour produire de l'effet. Il rendait avec un égal bonheur les élan pathétiques des Irlandais et leurs saillies comiques. Souvent, après avoir entendu un plaidoyer touchant, il me le répétait mot pour mot. Il jouait, pour ainsi dire, devant moi le drame qui l'avait frappé, et j'écrivais encore tout émue de son impression. »

Ces esquisses, toutes palpitantes de réalité, que la jeune fille traçait sous la dictée de son père, lui tracèrent la voie que son talent devait suivre. Après avoir étudié l'Irlande elle la raconta. Dans ses premiers romans : *l'Ennui*, *Ormond*, *Vivian*, elle décrit les pauvres paysans irlandais, gais dans leur misère, pénétrants et pathétiques dans leur douleur,

fidèles à leurs affections et parfois énergiques dans leurs peines; peuple rempli de contrastes et qui a conservé, sous des haillons, la harpe et les souvenirs des bardes; sans l'expliquer, elle peignit le caractère national, si mal compris par les Anglais, et elle se flatta que les défauts en seraient rachetés par les qualités. Le succès répondit à ses espérances; ses scènes irlandaises firent pleurer et rire, et elle eut la gloire d'indiquer à Walter Scott le sillon où lui-même devait récolter de si riches moissons.

Voici ce que dit à ce sujet l'Arioste écossais :

« Ce fut le renom étendu, si bien mérité, de miss Edgeworth, dont les personnages irlandais ont familiarisé les Anglais avec le caractère de leurs gais, spirituels et affectueux voisins, qui me fit penser qu'il y avait à tenter pour l'Ecosse quelque chose de ce que Maria Edgeworth avait si heureusement accompli pour l'Irlande, quelque chose qui montrât mes compatriotes à leurs frères d'Angleterre sous un jour plus favorable, et qui leur conciliât une juste sympathie pour leurs vertus, une douce indulgence pour leurs faiblesses. J'essayai, sans avoir la présomptueuse espérance d'égalier le tact exquis, la gaieté expansive, l'émouvante tendresse qui régnaient dans les ouvrages de miss Edgeworth. .... »

Précurseur de Walter Scott, comme écrivain moraliste, successeur de Richardson, avec une délicatesse et un tact que ne possédait pas l'auteur de *Clarisse*, miss Edgeworth, qui n'écrivait que pour propager le sentiment du bien moral, eut la consolation de voir ses ouvrages goûtés et appréciés, non-seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe. Si, dans ses premiers écrits, elle prouva qu'elle connaissait bien l'Irlande, ses autres romans prouvèrent que le grand monde ne lui était nullement étranger, et ses écrits sur l'éducation révélèrent toute la science du cœur que la vie lui avait donnée.

La fable de ses romans est ordinairement simple, et ne sert qu'à faire ressortir une vérité morale, qui, analysée, commentée, fouillée, mise en lumière, se trouve le but et l'héroïne du livre. Ainsi, dans *l'Ennui*, miss Edgeworth a admirablement démontré que tous les dons naturels, toutes les faveurs de la fortune ne sont rien sans l'activité de l'âme, sans le goût du travail, sans l'amour et la volonté du bien, et que de la paresse naît inévitablement l'ennui. Dans le *Patronage*, roman très-goûté en Angleterre et connu en France sous le titre : *Les Protecteurs et les Protégés*, elle a célébré la noble indépendance qui ne laisse subir aux honnêtes gens d'autre joug que celui du devoir. Dans *Helène*, ouvrage de sa vieillesse, et cependant le plus beau de ses écrits, elle a voulu inspirer l'horreur du mensonge, et, certes, elle a réussi, car



jamais le mensonge, avec toutes ses conséquences et son cortège d'intrigues, de bassesses et de terreurs, n'a paru à la fois plus dangereux et plus ignoble; jamais la sincérité, la candeur et la franchise ne se sont montrées sous des traits plus beaux et plus aimables que ceux de *Lady Davenant*, d'*Hélène Stanley* et d'*Esther Clarendon*, triple personification de la vérité, tandis que *Cécilia* personnifie l'astuce et le mensonge. La leçon morale est complète, car les ruses de *Cécilia* amènent précisément tous les malheurs qu'elle voulait éviter. Si l'on ne pouvait reprocher à ce beau livre quelques longueurs, il serait l'œuvre la plus utile et la plus saisissante qui soit sortie de la plume d'un écrivain moraliste. Il a été traduit en français par madame Louise Swanton-Belloc et par M. Defauconpret.

Dès sa jeunesse, miss Edgeworth s'était occupée de la grande œuvre de l'éducation. Elle avait écrit, en collaboration avec son père, *l'Éducation pratique*, et elle répandit dans ce livre l'esprit d'observation, la sagacité, le jugement, et ce don de mouvement et de vie dont elle savait colorer ses écrits. Après le livre des pères, vint celui des enfants. Qui ne connaît *l'Éducation familière*, et *Henry* et *Lucy*, et l'aimable *Frank* et l'étourdie *Rosamonde*? Quelle mère n'a sympathié avec ces petits personnages, si vrais et si vivants? Quel enfant ne les a désirés pour camarades et ne s'est intéressé à leurs aventures? Ce monde en miniature est peint avec la vérité qui caractérise tous les écrits de miss Edgeworth; il ressort de cette lecture, pour l'enfant, le sentiment du devoir, l'estime du travail, du courage moral, de la vérité, mais on voudrait y sentir le souffle religieux, sans lequel notre vertu, aux prises avec la tentation, n'est jamais de longue durée. L'absence de Dieu se fait sentir et regretter dans tous les livres de miss Edgeworth: ils sont aussi bons qu'on peut l'être en dehors de cette grande idée, aussi justes qu'on peut l'être sans cette grande boussole: c'est assez dire qu'on ne peut les prendre exclusivement pour guides.

La vie de Maria Edgeworth fut des plus modestes et des plus cachées. Elle quitta peu l'Irlande, où elle vivait au sein d'une famille aimée: « Je végète ailleurs, disait-elle; là, seulement, je me sens vivre. » C'était là, dans cette résidence chérie d'Edgeworth-Town, ar-

rangée par son père, qu'elle recevait ses amies et qu'elle vivait dans la plus douce intimité avec sa belle-mère, avec ses frères et ses sœurs; c'était aidée de leur concours qu'elle organisait des œuvres utiles pour les pauvres, cherchant à substituer le travail à l'aumône, et disant à ce propos avec enjouement: « Fût-il l'aide des génies, l'homme ne peut rien accomplir sans labeur. Aladin lui-même était tenu de frotter la lampe jusqu'à ce qu'elle fût brillante, avant que le génie parût. »

Son dernier écrit, *Orlando*, fut vendu au profit des pauvres, décimés par la famine et le typhus. Elle eut alors (1847) une grande consolation: des enfants de Boston, ses lecteurs assidus, lui envoyèrent cent cinquante tonnes de farine et plusieurs couffes de riz, avec ces mots: *A miss Edgeworth pour ses pauvres*. Ces enfants avaient prélevé ce don honorable et charmant sur leurs petites économies.

La famine affreuse qui désola l'Irlande fut une des dernières afflictions de sa vie; elle y cherchait des remèdes, elle employait l'énergie de son esprit à montrer la source du mal, et elle engageait, par l'exemple, plus puissant que la parole, ses amis, ses voisins à venir au secours de ces lamentables misères. « Si chacun faisait dans sa sphère, disait-elle, tout le bien praticable, quelle somme de soulagement n'en résulterait-il pas! »

Elle était arrivée à l'âge de quatre-vingts ans. Sa fin fut douce, sereine comme sa vie, et elle mourut ainsi qu'elle l'avait toujours souhaité, dans sa bien-aimée maison paternelle, et entourée de sa famille. Elle a laissé à la postérité des livres excellents, et l'exemple d'une vie pure, modeste, dévouée, que les plus grands succès et les dons les plus brillants n'ont jamais pu détourner de la route étroite et unie du devoir.

D'après son vœu exprimé, on n'a publié aucune biographie après sa mort; seul, le *Magasin pittoresque* a donné sur cette femme distinguée les détails les plus intéressants qui semblent dus à la plume et au souvenir d'une amie de Maria Edgeworth.

Indépendamment de ceux dont nous avons parlé, les principaux ouvrages de miss Edgeworth, sont: *Bélinde, conte moral*, — *Contes du grand monde*, — *Harrington*, — *Nouveaux Contes populaires*, — *Forster*, — *Caractères d'enfants, etc.*, etc. M. B

## LES DEUX LA HARPE

### Explication de l'Énigme Historique de Juillet.

La Harpe, le critique, fut l'élève et, en quelque sorte, le fils adoptif de Voltaire, et, à son déclin, il encouragea les efforts de Chateaubriand. Sa vie, renfermée entre ces deux noms si dissemblables, traversa une révolution sanglante où son âme se transforma.

La Harpe était né à Paris, de parents extrêmement pauvres, et quoique la vanité lui ait fait souvent nier l'obscurité de sa naissance et l'indigence de sa famille, plus tard, lorsqu'il fut converti, il écrivait dans une élévation à Dieu: « A qui aviez-vous fait plus de bien



qu'à moi, ô mon Dieu! qui a pris soin de moi quand mon père et ma mère m'ont été enlevés? Pauvre et orphelin, j'ai été nourri du pain de votre charité. » Et il ajoute en note qu'il fut nourri, à l'âge de neuf ans, par la bonté des sœurs de charité, et qu'il dut son éducation également à la bienfaisance publique.

Mais, avant cet humble aveu, il s'écoula bien des années que La Harpe donna à l'orgueil et à l'impétuosité. A peine eut-il fini ses études au collège d'Harcourt qu'il se lança dans la carrière des lettres. Il fit, comme tous les auteurs d'alors — on était en 1760 — des héroïdes et des tragédies, qui obtinrent le double honneur d'un grand succès et d'une vive controverse. *Warwick* est celle de ses tragédies qui eut le plus de vogue, et *Philoctète* celle qui a le plus de vrai mérite. Cette pièce a la simplicité d'action des tragédies grecques; son sujet, c'est l'enlèvement des armes d'Hercule que Philoctète possédait; le drame est tout entier dans l'expression de la douleur physique, dont souffre l'ami d'Alcide; l'intrigue, ce sont les efforts d'Ulysse et de Pyrrhus pour lui arracher par force ou lui dérober par ruse ces flèches, auxquelles la chute de Troie est attachée. La Harpe a su, comme le sculpteur auquel on doit le groupe de Laocoon, ennoblir la souffrance du corps, et grand nombre de ses vers sont dignes de rester dans la mémoire. Nous citerons ceux-ci : Philoctète supplie le fils d'Achille de le ramener dans sa patrie.

Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère  
M'a longtemps séparé de la nature entière.  
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,  
Je ne l'ignore pas : l'effort sera plus beau  
De m'avoir supporté, toi seul en étais digne;  
Et de m'abandonner la honte est trop insigne.  
Tu n'en es pas capable; il n'est que les grands cœurs  
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs....  
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,  
A la poupe, où tu voudras, n'importe.  
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux!  
Le mortel suppliant est sacré devant eux.  
Je tombe à tes genoux, ô mon fils, je les presse  
D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse.  
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments,  
Accorde cette grâce à mes gémissements.  
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie;  
Le chemin n'est pas long à la rive chérie  
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,  
Bords charmants et pour moi depuis longtemps perdus!  
Mène-moi vers Pœan, rends un fils à son père,  
Et que je crains, ô ciel! que la Parque sévère  
De ses aus, loin de moi, n'ait terminé le cours!  
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours!...  
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside,  
Sois mon libérateur, ô Pyrrhus! sois mon guide.  
Considère le sort des fragiles humains;  
Et qui peut un moment compter sur les destins?  
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,  
Qui tombera demain dans la même infortune.  
Il est beau de prévoir ses retours dangereux,  
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

On sent dans ces vers un écho de la Grèce et un souvenir de Fénelon. Les autres tragédies de La Harpe sont loin d'égaliser *Warwick* en intérêt dramatique, et *Philoctète* en beautés poétiques. Il donna *Timoléon*, *Itharamon*, *Gustave Waza*, *Menzikoff*, *Cortolan*, les *Barnécides*, *Jeanne de Naples*, les *Brames*; toutes ces pièces furent criblées d'épigrammes par les contemporains et sont profondément oubliées par la

postérité. Il fit aussi un drame intitulé : *Mélanie*, qui est à la fois une mauvaise pièce et une fâcheuse immolation de la vérité à un préjugé philosophique.

Le véritable titre de La Harpe à la célébrité, l'œuvre qui lui assure un rang distingué dans la cohorte littéraire de son temps, c'est son *Cours de littérature*; ce cours, il l'a d'abord professé au lycée, en 1786, et il le publia dix ans après. L'étude approfondie des règles propres à chaque genre de composition, un goût sûr et délicat, une extrême finesse de critique, un style élégant et noble ont fait de cet ouvrage le meilleur guide que l'on puisse prendre pour l'étude de la littérature française. On ne saurait lui reprocher que le peu de place qu'il a accordée aux auteurs anciens, les Villehardouin, les Joinville, les Amyot, et le peu de profondeur de ses appréciations sur les écrivains chrétiens du dix-septième siècle, Bossuet, Bourdaloue, etc., etc.

On n'a jamais mieux parlé de Racine et, en analysant le génie de l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*, La Harpe justifie le mot qui lui fut adressé par Voltaire : « Vous avez toujours été fait pour le noble et l'élégant, c'est votre caractère. » Heureux, s'il s'était borné à recevoir de Voltaire des leçons de goût, et si il ne l'avait pas suivi dans ses erreurs! Il fut un des plus fougueux adeptes de la secte philosophique, il épousa toutes les doctrines de la révolution, jusqu'au moment où il se vit lui-même emprisonné et presque déguisé pour l'échafaud. Terrifié devant la mort, qui semblait inévitable, il écouta les conseils de quelques-uns de ses compagnons d'infortune, qui trouvaient dans la religion une force et une consolation, et il accepta les livres qu'ils lui offrirent : c'étaient les *Psaumes* et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il raconta lui-même comment la grâce divine parla à son cœur :

« J'étais dans ma prison, seul dans une chambre » et profondément triste. Depuis quelques jours j'avais lu les Psaumes, l'Evangile et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique graduel. Déjà, j'étais rendu à la foi, je voyais une lumière nouvelle, mais elle m'épouvantait et me consternait en me montrant quarante années d'égarements. Je voyais tout le mal et aucun remède. Rien autour de moi qui m'offrit les secours de la religion. D'un côté ma vie était devant mes yeux, telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste; et de l'autre la mort, la mort que j'attendais tous les jours, telle qu'on la recevait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir : il n'y montait que pour mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu et s'adressait tout bas à Dieu, que je venais de retrouver, et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : « Que dois-je faire? Que vais-je devenir? » J'avais sur ma table l'*Imitation*, et l'on m'avait dit que, dans cet excellent livre, je trouverais souvent la réponse à mes pensées; je l'ouvre au hasard, et je tombe sur ces paroles : *Me voici, mon fils, parce que vous m'avez invoqué!* Je n'en lus pas davantage; l'impression subite que j'éprouvai en au dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées; je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule



» d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps,  
» sans qu'il me reste d'autres souvenirs de cette situa-  
» tion, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison,  
» ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et  
» de plus délicieux, et que ces mots : *Me voici, mon*  
» *frère!* ne cessaient de retentir dans mon âme, et d'en  
» ébranler puissamment toutes les facultés. »

La Harpe sortit de prison, et sa conversion fut durable et sincère; il la proclama tout haut, en toute occasion, et l'on cite de lui, dans sa vie privée, divers traits qui prouvent l'ardeur et la fermeté de sa foi. Il survécut dix ans à cette faveur éminente qu'il avait reçue, et, fidèle à son caractère belliqueux, il ne cessa de batailler contre ces opinions perverses qui naguère avaient eu en lui un si chaud défenseur. Cependant il se prépara à la mort par de fervents exercices de piété, et il mourut à l'âge de 64 ans, le 11 février 1803. Il avait entretenu avec le grand duc de Russie, depuis Paul I<sup>er</sup>, une *Correspondance littéraire* qui a été publiée et qui augmente le catalogue de ses nombreux ouvrages. On peut regretter qu'en publiant ce travail, il ne l'ait pas corrigé au point de vue de ses nouvelles croyances, et qu'il ait laissé subsister ses jugements téméraires, ses médisances, ses opinions de libre critique, bagage cher à la vanité du littérateur, mais que le chrétien aurait dû sacrifier. Cette *correspondance* est le lien qui le renoue à son homonyme.

Frédéric-César La Harpe, avocat au pays de Vaud en Suisse, où il naquit vers 1760, fut attaché, par le choix de la czarine Catherine II, à l'éducation de ses petits-fils, Alexandre et Constantin. C'est probablement à ses leçons que l'empereur Alexandre dut certaines opinions libérales qui contrastaient avec les principes fondamentaux de la monarchie moscovite.

Le Suisse conserva, même à la cour, ses idées républicaines, et un de ses élèves en reçut quelque influence. Revenu dans son pays au plus fort de la révolution française, le colonel La Harpe devint suspect à ses concitoyens par l'ardeur avec laquelle il défendait les hommes et les opinions de la Convention. Il émigra en France et, en 1798, il fut nommé directeur de la République Helvétique. Cette dignité dura peu; il revint à Paris et s'y fixa. Son élève, l'empereur Alexandre, lui donna, en 1814, de grands témoignages d'estime; on attribua à cette influence des actes de la plus haute importance; la faveur avec laquelle la Suisse se vit traitée à cette époque est due, assure-t-on, aux conseils de La Harpe, tout-puissant sur l'esprit qu'il avait formé. Nommé général russe, chevalier de l'ordre de Saint-André, comblé d'honneurs, en un mot, La Harpe ne quitta pas cependant la France; il y mourut en 1835. Il avait représenté le canton de Vaud au congrès de Vienne. On lui doit une notice sur le général Amédée La Harpe, son cousin, fort distingué dans la campagne d'Italie, et des *Souvenirs sur l'histoire de la Suisse*, en forme de dialogue, et dédiés aux écoles cantonales. Remarquons, en passant, que La Harpe, le critique, quoique né d'obscurs bourgeois parisiens, se croyait d'origine suisse, et assurait qu'un de ses aïeux avait été, au quatorzième siècle, page de Bonne de Savoie. Ceci relèverait en un seul faisceau les trois La Harpe : le littérateur, l'instituteur d'Alexandre et le général français. La biographie de Feller, qui se tait sur le second, n'a pas omis la vie de ce dernier. L'inverse a lieu dans le dictionnaire, si exact d'ordinaire, de M. Bouillet.

L'édition la plus estimée des œuvres du Quintilien français, est celle donnée en 1821 par M. de Saint-Surin, premier mari de madame de Monmerqué.

## BIBLIOGRAPHIE

### ROME CHRÉTIENNE

OU

TABLEAU HISTORIQUE DES SOUVENIRS

ET DES

MONUMENTS CHRÉTIENS DE ROME

PAR EUGÈNE DE LA GOURNERIE (1).

—o—o—o—

Cet ouvrage, entre beaucoup d'autres mérites, en

possède un qui le distingue de tant de livres écrits sur Rome, la Rome païenne, la Rome chrétienne, la Rome des ruines, celle des catacombes. Ce n'est pas un voyage destiné à décrire simplement des monuments, ce n'est pas une histoire où les faits et les dates s'entrelacent, c'est l'un et l'autre : le monument consacre l'histoire, l'histoire explique le monument, et les souvenirs, les enseignements chrétiens sortent à la fois des pierres muettes et des leçons du passé. Entre tous les souvenirs qui font de Rome, selon l'expression éloquentes du P. Lacordaire, la *maîtresse des gloires augustes*, M. de la Gournerie s'est surtout attaché, avec un amour filial, aux grands souvenirs du christianisme, et marchant de siècles en siècles, depuis l'ère de Jésus-Christ jusqu'à nos jours, il a décrit les monuments que chaque âge enfantait; il a raconté la vie des saints et des grands hommes que chaque

(1) Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères. Deux beaux volumes format anglais, prix 7 fr. Par la poste, 7 fr. 80.



siècle a vu naître, il a énuméré les grandes actions des papes, il a constaté les bonnes œuvres auxquelles les nécessités diverses des temps ont donné naissance. Ce plan est simple et excellent : il présente un tableau très-vif et très-méthodique, à la fois, de l'histoire de Rome, des monuments qui ornent la ville et des actions touchantes et sublimes qui l'ont ornée mille fois davantage. Assez d'autres ont parlé de la Rome antique, et Tite-Live, Suétone ou Tacite à la main, assez ont parcouru la Voie sacrée, les ruines des temples, les restes du Forum ou des amphithéâtres ; nous, chrétiens, nous cherchons dans ces mêmes lieux des traditions de famille, et les traces des saints nous sont plus chères que celles des consuls. Plusieurs écrivains l'ont compris, et ont parlé de Rome à ce point de vue si ancien et si nouveau : M. de la Gournerie a le mérite de réunir avec méthode l'histoire, les appréciations artistiques, l'hagiographie et les souvenirs littéraires. Moins éloquent que Mgr Gerbet (1), moins savant que M. Gaume (2), il est plus complet que l'un et l'autre de ces auteurs chrétiens, et il prend rang à côté d'eux de la manière la plus honorable.

Les trois premiers chapitres sont consacrés à cette histoire si belle et dont on ne se lasse jamais, celle des persécutions et des triomphes de l'épouse de Jésus-Christ. Là, on retrouve tous les noms chers à la piété chrétienne, depuis celui de saint Paul et des compagnons de son apostolat, jusqu'à ceux des martyrs qui sortirent victorieux de la dernière persécution, de celle qui précéda le règne de Constantin et la paix de l'Église. Si dans les catacombes on trouve les vestiges palpitants de trois siècles de combats, les basiliques élevées par Hélène et par son fils ne parlent que de la victoire ; on doit à Constantin la basilique de Latran, dédiée au Sauveur, celle de Saint-Pierre du Vatican, de Saint-Paul hors des murs, de Sainte-Croix en Jérusalem, et de Saint-Laurent. Là sont représentés le Chef des prédestinés, les apôtres, les souvenirs du calvaire et le nom du plus illustre des martyrs d'Occident, le diacre saint Laurent. Comme un étendard planté par le vainqueur sur la forteresse ennemie, Saint-Pierre s'élève au lieu où furent les jardins de Néron, et l'église de Sainte-Croix, où l'impératrice Hélène transporta les reliques de la Passion, occupe l'emplacement du palais d'Héliogabale : le choix de ces lieux dit assez que la religion du Christ avait vaincu, et l'action mystérieuse de la Providence ne se fait-elle pas sentir dans l'idée qui a élevé des autels au Dieu crucifié et des tombeaux à ses martyrs, sur la place où avaient régné tous les plaisirs et tous les crimes ? En les voyant grandir, les païens devaient se dire : « Les dieux s'en vont ! »

Pendant le cinquième siècle, à côté des basiliques s'élevèrent les édifices publics consacrés à la charité. Fabiola, petite-fille de Fabius, alliée à tout ce qu'il y avait d'illustre dans l'aristocratie romaine, se mit à la recherche des pauvres et des infirmes, leur ouvrit un asile, qui fut le premier hôpital de Rome chrétienne, et quelque rebuantes que fussent leurs maladies, les soins de sa main. Pammaque ne crut pas déroger à ses titres de sénateur et de proconsul en imitant

un si noble exemple. « Rome se trouva trop petite, dit saint Jérôme, pour recevoir tous les effets d'une si miséricordieuse charité. » Mais ce même siècle vit les barbares. Nous ne suivrons pas l'auteur dans le détail des dévastations dont Rome fut alors le théâtre, ni dans le récit de la courageuse patience avec laquelle les souverains pontifes s'efforçaient de réparer tant de ruines ; les mêmes malheurs signalèrent le sixième siècle, mais au moment où la société semblait s'écrouler, le christianisme, sûr de l'avenir, progressait sans cesse : saint Benoît donnait l'essor aux ordres monastiques ; ses fils, en particulier, devaient conserver le dépôt des lettres antiques, et porter aux peuples du Nord les lumières de l'Évangile et les douceurs de la civilisation : la croix du missionnaire, la plume de l'écrivain, la charrue du laboureur sont les emblèmes des enfants de saint Benoît. A la même époque, saint Grégoire, pape, faisait évangéliser l'Angleterre et réglait le chant et la liturgie. Au septième siècle, saint Boniface consacrait le Panthéon à tous les saints, et pendant que l'Islamisme embrasait l'Asie, la croix conquérait le Nord de l'Europe et faisait tomber à ses pieds les Lombards, ce peuple farouche qui désolait l'Italie. Les siècles suivants furent assombrés par le schisme des Grecs et par les envahissements des rois lombards sur le territoire des apôtres ; mais les nobles luttes des papes, la vertu des saints, la gloire de Charlemagne et des Francs, sont mis en lumière par M. de la Gournerie avec autant de charme que de science.

Ainsi chaque siècle parcouru par l'humanité apporte son tribut à la Rome chrétienne, tribut de combats, de souffrances, mais aussi d'héroïques vertus et de grands courages ; chaque siècle aussi orne la ville sainte de quelque monument nouveau ; chaque pontife tint à honneur d'attacher son nom à quelque travail utile, à quelque église, à quelque hôpital, à quelque établissement consacré aux sciences. Le caractère de notre religion sainte est de ne désespérer jamais ni de Dieu, ni des hommes, ni du temps.

On suit avec intérêt, dans M. de la Gournerie, l'histoire de cette Église toujours opprimée et toujours victorieuse. Des récits anecdotiques sur la vie des saints, la description des monuments que chaque âge vit naître, animent et diversifient le récit. Qu'elle est belle cette histoire du christianisme, dont Rome est le cœur ! Qu'elle est belle l'histoire des saints, seuls grands hommes dont le peuple ait gardé la mémoire ! en passant par les siècles qui virent saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Bruno, saint Louis, saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine de Sienne, sainte Françoise Romaine, saint François de Paule, saint Ignace, saint Philippe de Néri, saint Charles Borromée, saint Alphonse de Liguori ! Nous arrivons enfin au dix-neuvième siècle, qui s'ouvre par le pontificat de Pie VII, et qui, parmi les événements les plus surprenants, a toujours vu la religion triomphante au moment même où la prudence humaine la jugeait perdue. Et pendant tous ces siècles, Rome, sous le gouvernement de ses pontifes, s'est incessamment parée de monuments nouveaux, qui semblent attester son immortelle jeunesse et qui révèlent l'amour paternel qu'elle inspire à ses princes. C'est là que l'architecture, la peinture, la sculpture ont laissé leurs merveilles ; à chacun des siècles que nous raconte la plume élégante de M. de la Gournerie, aux

(1) *Esquisse de Rome chrétienne*, par M. Gerbet. Nous avons rendu compte de cet ouvrage en 1852.

(2) *Les trois Rome*, par l'abbé Gaume.



pièdes du trône pontifical nous voyons une nombreuse pléiade d'artistes et de gens de lettres, qui trouvent dans les papes la protection éclairée qui féconde les travaux de l'intelligence. Les œuvres d'art sont décrites avec charme dans le livre qui nous occupe et où l'on trouve à la fois le cœur d'un chrétien, la perspicacité d'un historien et le goût d'un artiste. Après avoir fini cet ouvrage, on connaît Rome, sinon par les sens, au moins par les yeux de l'esprit, car on a vécu avec ses grands hommes, on a visité ses antiques ruines et ses modernes édifices; on a vu ceux qui ont parlé d'elle avec amour, et il ne reste qu'un désir, c'est, pour ceux qui l'ont déjà visitée, de la revoir, cet excellent guide à la main, et, pour ceux qui ne l'ont vue qu'en imagination, d'aller enfin visiter cette ville qui est pour tous une seconde patrie. *Rome chrétienne* est le livre du voyage et du repos, de celui qui voit et de celui qui a vu; et après l'avoir lu avec plaisir, on le consultera encore, car il est également agréable et vrai, amusant et exact.

## MÉMOIRES DU CHANOINE SCHMIDT (1)

Cet ouvrage, souvenirs de la vie de l'ingénieur conteur de l'enfance, est trop volumineux et, en général, trop sérieux pour que nous osons le recommander à nos lectrices. Si cependant, parmi elles, il s'en trouvait à qui les longs ouvrages ne fissent pas peur, elles trouveraient en celui-ci tout ce qui peut satisfaire la curiosité et toucher le cœur dans ses fibres les plus nobles. Ce livre renferme avec le récit d'une belle existence, simplement racontée, les détails les plus intéressants sur l'Église catholique en Allemagne, et sur les personnages qui, de nos jours, l'ont illustrée. Des traits heureux animent le récit; nous citerons celui-ci :

« Capistran Weber (ami du chanoine Schmidt) me raconta l'événement suivant. Étant donc vicaire à la grosse paroisse de Mittelberg, il était une fois assis à table, avec son curé, par une froide et noire soirée d'hiver. Un pauvre enfant méchamment vêtu s'en vint frapper à la fenêtre, et, tout tremblant de froid, pouvant à peine parler, demanda l'aumône d'une voix plaintive. Capistran pria le curé de le faire entrer et de lui donner une assiette de soupe bien chaude. Le curé consentit et fit part à l'enfant affamé de tout ce qui parut sur la table. L'infortuné, s'étant lentement rassasié, remercia ses bienfaiteurs en pleurant et voulut sortir, mais il se trouva mal à l'aise. Le pauvre enfant était transi, et le froid lui était devenu sensible par l'action même de la chaleur. Le curé et Capistran jugeant qu'il était impossible de le laisser partir, le vicaire proposa de lui donner la chambre où couchaient les capucins à l'époque de leur quête dans les campagnes. Le curé approuva cette idée, et le vicaire conduisit l'enfant, le mit au lit, puis alla chercher le médecin. Le médecin assura qu'un violent accès de fièvre se préparait, et prescrivit des remèdes.

» Le bon chapelain Capistran soigna son pauvre protégé avec autant d'amour qu'il put faire pour son enfant la plus tendre des mères. Lorsque la fièvre se fut calmée, Capistran s'entretint avec l'enfant pour savoir qu'il était. Son père était mort depuis longtemps, et sa mère venait d'expirer peu de jours auparavant. La pauvre mère avait appris à son petit enfant le Notre Père et d'autres courtes prières qu'il récitait les mains jointes, très-distinctement, avec une ferveur d'ange. Capistran, l'ami des enfants, lui pour qui, de tout temps, l'éducation de l'enfance avait été comme un besoin du cœur, fit alors connaître à son protégé Dieu dans le Christ. L'enfant écoutait avec grande attention les divers incidents de la vie du Sauveur Jésus, et chacune de ses paroles lui causait une joie ineffable; il parvint même à acquiescer une connaissance et un amour de Dieu et de son Christ, tels que Capistran ne les vit jamais au même degré chez d'autres enfants. Sa confiance enfantine en Notre Père des Cieux et en Jésus-Christ était admirable et entière. La maladie dégénéra en fièvre lente.

L'enfant souffrait avec une patience étonnante et souriait toujours. Il se réjouissait d'aller à Dieu et à Jésus, de revoir sa mère et son père au ciel. L'infortuné mourut en automne, ou plutôt s'endormit doucement pour s'éveiller en une vie meilleure.

» L'hiver suivant, Capistran, visitant un malade, dans un hameau situé à plus d'une lieue du presbytère, y demeura jusqu'à la nuit close. Le serviteur de la maison s'offrit pour l'accompagner, mais Capistran, le voyant brisé des fatigues du jour, refusa d'accéder à ses désirs, en disant qu'il connaissait la route pour l'avoir plusieurs fois parcourue sans guide. Seulement, pendant que Capistran s'était arrêté auprès du malade, une couche de neige fraîchement tombée avait recouvert tous les sentiers à peine marqués et les avait rendus méconnaissables. Capistran s'égarait. Tout à coup, il cède sous ses pieds avec un craquement sourd et prolongé, le malheureux vicaire venait de tomber dans un étang dont la glace encore faible ne pouvait supporter le poids d'un homme. Capistran était descendu dans une eau froide jusqu'au milieu du corps, sans en toucher le fond avec ses pieds. N'apercevant rien qui pût le secourir, il désespérait de se tirer d'un aussi grand péril, lorsqu'une lumière éclatante l'entoura subitement. Au milieu d'une vapeur légère, lui apparut le visage lumineux et souriant de l'enfant qu'il avait préparé à la mort et dont il avait fermé les yeux. Le bienheureux lui tendit la main, l'entraîna sur la terre ferme, puis, levant un bras, lui montra sa route et disparut. Capistran, sauvé par un miracle, revint sans en ombre au presbytère, bercé dans un bonheur vague qu'il ne pouvait définir.

» A la pointe du jour, Capistran s'en alla voir l'étang dont une main d'en haut l'avait merveilleusement tiré. Il remarqua les vestiges de ses pas sur la neige jusqu'à l'endroit fatal, et de là jusqu'à la maison du malade. Nulle part ailleurs on ne distinguait des traces de pied d'homme. Il considéra la glace brisée, et s'assura que la plus grande profondeur de l'étang se trouvait là même. Capistran s'y agenouilla et rendit grâce à Dieu.

» Le récit de cet événement produisit une aussi vive impression sur mon âme que celle de l'événement lui-même sur l'âme de Capistran. A moi comme à lui, cette apparition céleste était une preuve plus irré-

(1) Très-belle édition, un gros volume in-8°, à Paris, chez Lebelieux, 66, rue Bonaparte. — Paris, 6 fr.; par la poste, 7 fr.



fragable d'une autre vie que les raisonnements les plus subtils des sages : les promesses divines semon-  
traient à nous sous un jour plus riant et plus clair.  
Nous en concluons également que les morts que nous  
aimons pensent encore à nous dans l'autre monde,  
prennent part à toutes nos douleurs et viennent,  
quand Dieu le leur permet, au secours de notre corps  
et de notre âme. Nous nous appliquâmes surtout à la  
méditation de ces paroles de Notre-Seigneur. « Qui-  
conque reçoit un de ces petits enfants en mon nom,  
me reçoit ! »

Quoique les *Mémoires du chanoine Schmidt* ne soient  
pas spécialement écrits pour les jeunes filles, tout y est  
cependant pur, simple, pieux comme ce charmant ré-  
cit que nous venons de transcrire. Cette lecture laisse  
après elle un parfum, comme si l'on avait respiré  
l'odeur saine des bois, la vapeur de l'encens après  
l'office du soir, ou mieux, comme si l'on avait assisté  
à une sainte vie semée de nobles actions. Nous la con-  
seillons à celles qui peuvent disposer d'un peu de  
temps ; il y a là plaisir, instruction et édification.

M. BOURDON.

## LA CHAMBRE DE LA GRAND'MÈRE

Par M<sup>lle</sup> MONNIOT (1).

Mademoiselle Monniot est l'auteur d'un excellent  
livre, le *Journal de Marguerite*, qui est destiné à pré-  
parer les jeunes filles à la première communion. En-  
couragée par le juste succès qui a couronné son travail,  
elle donne aujourd'hui au public une nouvelle œuvre  
gracieuse et utile. *La Chambre de la Grand'Mère* est  
pas, comme le titre pourrait le faire croire, une série

(1) Chez Périsse, 38, rue Saint-Sulpice. Un volume in-12.  
Pa. is, 2 fr. 50; par la poste, 2 fr. 70.

de contes, mais un tableau d'intérieur qui porte avec  
lui son enseignement. Une jeune fille, Elise, élevée  
par son aïeule, femme aussi distinguée que bonne,  
voit arriver dans la solitude qu'elle chérit une nou-  
velle famille, une tante et deux jeunes cousines qui  
apportent dans cette maison paisible l'amour du  
monde, l'horreur de la retraite, tous les préjugés des  
Parisiens contre la vie de province, toute l'antipathie  
des mondains contre les mœurs sérieuses, la vie de  
famille et les habitudes de piété et de travail. Elise se  
décourage d'abord et ne se sent pas de force à rame-  
ner ses jeunes parentes dans la voie du vrai et du bien,  
mais une voix chérie et respectée lui parle, l'exhorte,  
et, guidée par sa grand'mère, elle ose risquer quelques  
tentatives. Un premier succès la stimule, elle réussit  
en appliquant toujours et partout l'aimable devise de  
saint François de Sales : *Tout par amour, rien par  
force*, et, peu à peu, la famille, réunie dans la chambre  
de la grand'mère, serrée autour d'elle par les liens  
sacrés des souvenirs et de l'affection, avoue que jamais  
elle ne s'est trouvée plus heureuse. Ce tableau est char-  
mant, plein de sentiment et de délicatesse; nous ne  
reprocherons à l'auteur moraliste qu'une seule chose :  
c'est de n'avoir pas donné assez de développement à  
la conversion des deux jeunes cousines d'Elise. Dans  
le monde réel, les transformations de l'âme par la ré-  
flexion sont lentes, et d'autant plus sûres qu'elles ont  
été plus lentes; ce n'est que dans l'ordre surnaturel  
qu'on voit ces changements subits, un Saül renversé  
et se relevant apôtre, un Genès touché d'en haut sous  
le masque comique, et teignant de son sang le théâtre  
qu'il égayait de ses bouffonneries, et tant d'autres don-  
l'histoire conserve avec respect le souvenir; mais le  
travail ordinaire de l'âme se fait graduellement, à  
plusieurs reprises, et, pour parler vrai, c'est l'ouvrage  
de toute une vie que de vaincre son caractère et de  
triompher de ses passions. Nous livrons cette réflexion  
à l'auteur, qui a toutes nos sympathies, et dont nous  
recommandons vivement le livre à nos jeunes lec-  
trices.

M. BOURDON.

## SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LE RÉVEIL.

(Continuation.)

Dans les ouvrages d'imagination que j'avais lus, soit  
en français, soit en allemand, j'avais vu plus d'une  
héroïne réduite à travailler pour vivre : l'une était  
musicienne et donnait des leçons; l'autre maniait le

crayon; une autre avait recours à son aiguille, et  
presque toujours elles rencontraient des personnes  
bienveillantes qui les accueillaient avec faveur et  
les aidaient de leur appui. Résignée au sort qui  
nous était fait, je partis un matin avec ma mère pour  
Paris, où nous allions chercher du travail : je ne dou-  
tais pas que, recommandées comme nous l'avions été  
par le frère de M. d'O., nous ne fussions bien accueil-  
lies.

Ma mère et moi nous étions vêtues simplement, mais

(1) La reproduction de cet article est interdite.



avec une certaine élégance. La maîtresse de l'atelier de broderie, nous prenant sans doute pour des personnes qui venaient faire quelques commandes, se montra gracieuse et polie ; mais, à mesure que ma mère expliquait le motif de notre visite, en disant de quelle part nous venions, un air froid et réservé succédait à l'air gracieux et poli. On demanda à voir un échantillon de mon travail, et, après l'avoir regardé avec une sorte de dédain, on me dit : Nous exigeons beaucoup mieux que cela. Pour me le prouver, on fit apporter des cartons d'où l'on tira des broderies, en effet, admirablement faites, puis on ajouta que, par égard pour la personne qui nous envoyait, on me confierait quelques bandes de percale à broder à jour ; du temps de l'empire, on ne donnait pas à ce genre le nom de *broderie anglaise* ; enfin on nous fit entendre qu'on préférerait de beaucoup de véritables ouvrières aux femmes du monde, qui ne se faisaient brodeuses qu'en passant, seulement pour subvenir aux frais de leur toilette.

J'avais le cœur gros en sortant de cette maison. Combien la réalité était loin des conceptions des romanciers ! Ma mère pressa mon bras passé sous le sien et me dit : « Prends courage, ma pauvre fille ; comme ton père, tu possèdes l'adresse de la main : quelques leçons suffiront pour faire de toi une excellente brodeuse. Notre amie madame B... nous procurera un professeur de ce genre. Pas un mot de ce qui vient de se passer à madame d'O... Elle se fait peinée de la manière dont nous avons été reçus. »

Je promis de me taire ; mais la déception avait été si amère que, lorsque madame d'O... s'informa d'un ton affectueux si nous avions été satisfaites de la personne à laquelle nous avait recommandées son beau-frère, des larmes longtemps retenues coulèrent sur mes joues. Ma mère les expliqua en disant que je n'étais pas encore tout à fait résignée aux changements que le sort avait apporté dans notre position.

« Pauvre enfant ! » dit madame d'O... en prenant mes mains dans les siennes et en m'embrassant. Puis elle ajouta en se tournant vers ma mère : « Mon mari a écrit à son collègue de la poste de Cassel, et lui a envoyé votre adresse de Versailles ; mon père, de son côté, veillera à l'arrivée des lettres, et j'espère qu'enfin nous aurons des nouvelles du colonel. »

Ma mère soupira et répondit : « Dieu vous entende ! »

Nous revînmes le jour même à Versailles, et le lendemain j'avais un professeur de broderie. Ma mère, de son côté, avait trouvé de grosse lingerie à faire, et nous nous mîmes courageusement au travail.

Au second étage, dans l'appartement que jadis nous avions occupé, demeurait une femme poète. Madame B... nous en avait parlé plusieurs fois avec de grands éloges, et avait témoigné le désir de nous faire faire sa connaissance ; mais une femme poète m'inspirait à la fois un profond respect et une sorte de crainte. Toute jeune, j'avais entendu mon père répéter souvent que la femme la plus respectable et la plus respectée est celle qui vit dans l'obscurité ; que les femmes artistes, les femmes poètes, les femmes auteurs, sont plus à plaindre qu'à envier, et que la renommée ne donne pas le bonheur. A l'appui de cette dernière assertion venaient les récits mêmes de madame B... Son mari avait été régisseur des biens

de la célèbre madame Cottin, dont je connaissais les ouvrages et que j'admirais hautement. Madame B... avait vécu dans l'intimité de cette femme auteur, qui, en effet, n'était pas heureuse ; aujourd'hui elle vivait en relations journalières avec madame Victoire Babois, sa locataire et notre voisine, et nous savions par elle que c'était la douleur d'avoir perdu sa fille unique qui l'avait rendue poète. Ma mère n'ignorait pas que de nouvelles connaissances plairaient peu à mon père ; elle hésita donc longtemps à accepter l'offre que nous faisait madame B... de nous présenter à madame Victoire Babois. Cependant comment ne pas profiter du voisinage d'une femme aimable, spirituelle et bonne ! L'isolement ne valait rien à mon âge : celles de mes anciennes connaissances que j'avais retrouvées à Versailles ne pouvaient être cultivées, à cause de la distance qui nous séparait, et par suite de l'assiduité qu'exigeaient mes travaux de broderie : mon temps ne m'appartenait plus comme autrefois ; je devais l'employer sérieusement et non le gaspiller. Ma mère consentit enfin à laisser madame B... parler de nous à madame Victoire Babois, et peu de jours après nous fîmes une première visite.

Madame Babois avait été belle et jolie ; à l'époque où je la vis pour la première fois, il était encore facile de deviner ce qu'elle avait dû être dans sa jeunesse. Un air de bonté et d'affabilité donnait à ses traits quelque chose d'attrayant, et, quoique je me sentisse fort inférieure en présence d'une femme poète, je ne fus pas cependant tout à fait gauche, ni tout à fait muette ; il me semblait que le regard de madame Babois me disait que je lui plaisais, et mes yeux la remerciaient.

Dès les premiers temps de nos relations, elle me parla d'un vieil ami, artiste de talent, M. Casimir Karpf, à moitié allemand, puisqu'il avait vu le jour en Alsace, et elle m'assura qu'il serait charmé de causer avec moi dans sa langue maternelle. Je répondis d'un air épanoui que j'en serais charmée aussi. Et, de ce jour, je me sentis à l'aise auprès de madame Babois, qui me prit tellement en amitié qu'en fort peu de temps les titres de Madame et de Mademoiselle disparurent entre nous : elle m'appelait *ma Grande* et moi je l'appelais *Belle maman*.

Madame Babois ne parlait jamais de ses poésies, à moins qu'on ne la questionnât à ce sujet : simple dans son langage, affectueuse dans ses manières, elle prenait plaisir à faire valoir les autres. Elle aimait la jeunesse et s'en entourait ; souvent avaient lieu chez elle de petites réunions dans lesquelles régnait la gaieté. On jouait des charades en action, des proverbes ; jamais un mot de réprimande, quand nous avions mis tout en désordre, ne venait troubler notre joie. Ses nièces, un de ses neveux et moi nous compositions tour à tour la troupe des acteurs et le public. Que de bons rires dans ces soirées sans cérémonie ! et, au milieu de ces rires, se seraient les liens d'une amitié que je devais retrouver plus tard forte et active : la plus jeune des nièces de madame Babois, Victoire, moins âgée que moi de quelques années, me paraissait être une petite fille et je la traitais en enfant ; mais déjà cette enfant me donnait une affection qui fait encore aujourd'hui la consolation de ma vie.

Je n'étais pas alors en âge de comprendre le talent sérieux et beau de madame Babois ; je n'étais pas non plus en état de comprendre son élégie *A la Douleur* ;



mais combien de fois depuis j'ai senti la vérité des hautes pensées exprimées par ces beaux vers :

Des malheureux humains compagne trop fidèle,  
O Douleur! tu m'appris peut-être à trop oser.  
Le sage sait qu'il doit subir ta loi cruelle,  
Et s'y soumet sans t'accuser.

Ah! quels que soient enfin ses murmures, ses plaintes,  
Tant d'efforts contre toi, tant de cris superflus,  
L'homme, hélas! trop souvent ne doit qu'à tes atteintes  
Et ses talents et ses vertus.

Si son cœur, qui du monde ignore l'inconstance,  
Dans ce frivole essaim distingue l'amitié,  
C'est quand ton poids l'accable, et que de sa souffrance  
Elle réclame la moitié.

Si son esprit s'égare et qu'il devient coupable,  
S'il croit fuir le remords sur l'aile du bonheur,  
Dans son cœur étonné ta rigueur secourable  
Vient enfoncer le trait vengeur.

C'est dans l'adversité qu'il connaît sa faiblesse;  
Elle abaisse ses vœux, elle épure son cœur;  
C'est dans l'adversité qu'il puise la sagesse,  
Et la sagesse est le bonheur.

Ce grand si fier gémit, il cède à ta puissance;  
Par toi tous sont égaux... il l'avait oublié.  
En souffrant, il apprend à plaindre la souffrance.  
C'est à toi qu'il doit la pitié.

Ton aspect redouté qui fait pâlir le crime,  
A l'homme vertueux révèle sa grandeur.  
Tu l'atteins sans l'abattre; et mesurant l'abîme,  
Il est plus fort que son malheur.

Le plus noble talent, à l'éclat de la gloire  
Peut d'un bonheur obscur préférer les douceurs;  
Tombe dans l'infortune, aux filles de Mémoire  
Il aime à confier ses pleurs.

C'est ton égarement, dans l'horreur des ténèbres,  
Qui d'Young éperdu guide les pas errants,  
Et ta voix avec lui sous des voûtes funèbres,  
Entraîne nos cœurs frémissants.

Qu'il a gémi longtemps, celui qui sait te peindre!  
Dans ton sein si profond qu'il s'est longtemps perdu!  
Ah! malheur à qui veut t'imiter et te feindre;  
Il parle et n'est point entendu.

Vainement dans ses vers il croit que tu soupîres,  
Tes accents n'y sont pas et nous les oublierons;  
Mais le bonheur a fui, tu l'atteins, tu l'inspires,  
Il est sublime; et nous pleurons!

Comme toi le génie est enfant des orages;  
Sur la scène à sa voix ta voix vient retentir;  
C'est toi qu'il va chercher sur l'Océan des âges,  
Pour te porter dans l'avenir.

A l'immortaliser son vol semble se plaie.  
Mère des grands travaux et des longs souvenirs,  
Tu renais à sa flamme, et des pleurs de la terre,  
Il sait nous faire des plaisirs.

Dis-nous par quels attraits, par quels funestes charmes,  
L'homme, qui sans regret dissipe le plaisir,  
Aime à nourrir sa peine, aime à verser des larmes;  
Est-il donc fait pour te chérir?

Mais si tu lui ravis l'objet de sa tendresse,  
Si dans son cœur toujours l'amitié doit gémir,  
Ah! qu'important les arts, les talents, la sagesse!  
Il n'a plus! hélas, qu'à mourir.

J'avais déjà beaucoup souffert; mais la jeunesse est une égide qui préserve le cœur des blessures profondes; le moment devait arriver où cette égide me manquerait et où j'apprendrais par moi-même tout ce que l'adversité, la douleur peuvent développer de forces dans l'âme humaine.

Ce second séjour à Versailles m'a laissé des souvenirs bien doux : ma mère vénérée et moi nous vivions dans un état voisin de la pauvreté, contre laquelle nous luttions avec courage; mais nous étions entourés d'estime et d'affection. Le médecin qui avait soigné ma mère quatre ans auparavant, informé de nos malheurs, était venu nous voir et avait voulu nous présenter sa femme et sa fille. Par cette famille, j'avais fait la connaissance d'une autre famille, composée d'un père et de trois jeunes filles; toutes, un peu moins âgées que moi, m'avaient prise en amitié. On avait trouvé moyen de mettre à ma disposition un vieux piano; le dimanche on m'emmenait à la promenade sur le tapis vert; M. Casimir me procurait quelques livres allemands; et ma vie, ainsi remplie par un travail constant, mais que venaient diversifier les distractions qui plaisaient à mon caractère, passait rapidement. Mon angélique mère, toujours souffrante, me cachait soigneusement ses inquiétudes; elle souriait lorsqu'elle me voyait rire; elle jouissait lorsqu'elle me savait chez madame Babois, dont les aimables causeries développaient mon intelligence, ou chez le bon docteur avec mes jeunes amies. Quelle source inépuisable de tendresse et d'abnégation que le cœur d'une mère!

L'étoile du grand Napoléon pâlissait cependant de plus en plus. La perte de la bataille de Leipsick l'avait obligé de faire une seconde retraite vers les bords du Rhin, et, de retour à Paris, il trouvait partout un esprit de révolte auquel il n'était pas accoutumé. L'année 1813 finissait aussi tristement que l'année 1812.

Un soir une voix appela du dehors madame Ulliac en ajoutant ces mots : Une lettre de Russie.

Je m'élançai de ma chaise, je saisis l'unique flambeau qui nous éclairait, et je descendis rapidement l'escalier; je tremblais si fort que, lorsqu'on me la remit, la lettre s'échappa de mes mains. Madame B..., qui passait la soirée avec nous, comme cela lui arrivait souvent, m'avait suivie; elle paya le port et m'aida à remonter, car mes jambes fléchissaient sous moi.

« Donne! donne! » s'écria ma mère d'une voix défaillante. Elle porta la lettre à ses lèvres : c'était l'écriture de mon père; le cachet tenait à peine et la lettre, écrite sur du papier grossier, ne contenait que quelques lignes. Après les avoir dévorées, ma mère se relut haut en s'interrompant presque à chaque mot.

« Prisonnier des Russes! » disait-elle en pleurant.

— Mais bien traité par eux, ajoutait notre amie madame B...

— Et bien portant, disais-je de mon côté, en couvrant de baisers les mains de ma pauvre mère.

— Mais la date! s'écria-t-elle tout à coup : *Wilna, 15 Novembre 1812*; plus de treize mois! Vit-il encore?

— N'en doutez pas, répondit madame B... avec l'accent d'une ferme conviction. Dieu a permis que cette lettre, qui pouvait se trouver perdue comme les autres, vous soit parvenue pour relever votre courage. Vous le savez, madame Ulliac, plusieurs personnes vous ont dit, même à Cassel, que les Russes traitent avec beaucoup d'égards les prisonniers officiers supérieurs. Les bon nes âmes sont de tous les pays, et déjà le



colonel a trouvé une personne compatissante qui s'est chargée de faire partir sa lettre. Cette lettre la voilà arrivée. »

Ma mère écoutait sans répondre ; elle se demandait comment faire parvenir de nos nouvelles à mon pauvre père. Sans doute il ne serait pas resté à Wilna ; mais dans quelle province de ce vaste empire aura-t-il été envoyé ? à qui s'adresser pour le savoir ? Nous n'avions aucun appui, aucun protecteur, aucune connaissance, même au ministère de la guerre. Nous cherchâmes à deviner par qui la lettre nous avait été renvoyée de Cassel. Le timbre seul de cette dernière ville était visible ; tous les autres se couvraient mutuellement, et l'on ne pouvait retrouver le point de départ. Je reconnus l'écriture du bon M. Delorme, il avait évidemment payé le port de la lettre jusqu'à Cassel et l'avait ensuite affranchie jusqu'à la frontière.

Tout à coup ma mère s'écria : « Oui, je m'adresserai à M. le comte de Montalivet, qui a toujours aimé et estimé mon mari... Mais il est ministre de l'intérieur, comment oser l'importuner d'une affaire particulière ? »

Après un moment de réflexion, ma mère ajouta : « J'écrirai à madame de Montalivet. »

Dès le lendemain la lettre était faite et partait.

En 1804, mon père, alors capitaine du génie, avait été chargé de la surveillance des postes placés sur les côtes du département de la Manche, depuis Granville jusqu'au Mont-Saint-Michel. Lors du bombardement de Granville par les Anglais, le capitaine Ulliac déterminait la sortie de la flotille ; pour ce fait il fut mentionné honorablement à l'ordre du jour de la division. Quelques mois plus tard, nommé juge au tribunal criminel spécial de Coutances, il entra en relations avec M. le comte de Montalivet, préfet de la Manche. M. de Montalivet se connaissait en hommes ; il apprécia la valeur de mon père, et voulut le présenter à sa femme, ainsi que ma mère, mon frère et moi.

Madame la comtesse de Montalivet était une des plus belles femmes de l'empire ; elle joignait à la beauté une grâce, une affabilité charmantes et une bonte inépuisable. Tout enfant que j'étais alors, j'avais été émerveillée de cette beauté ; lorsque, vingt ans plus tard, je lui rappelai la toilette qu'elle portait ce jour-là, elle parut touchée de l'impression qu'elle avait produite sur moi. Il y avait soirée à la préfecture ; nous fumes introduits tous les quatre dans un petit salon, avant l'heure de la réunion ; Madame de Montalivet grande, bien faite, belle et jolie, était déjà habillée. Sur son beau front était placé un diadème de perles et camées, coiffure à la grecque, fort à la mode en ce temps-là ; une robe de crêpe blanc, semée de pensées brodées en soie de couleur, dessinait sa riche taille et laissait nus ses beaux bras ; un collier de perles et camées, des bracelets pareils, placés au-dessus du coude et aux poignets, complétaient la parure. Deux ou trois ans après, j'avais l'honneur de voir madame la comtesse de Montalivet au ministère de l'intérieur, et elle me parut aussi belle en négligé du matin que je l'avais trouvée belle en toilette.

La lettre de mon père m'avait donné un bonheur et des espérances que j'aurais voulu faire partager à ma pauvre mère. Quand elle disait : « Que s'est-il passé depuis treize mois que cette lettre est écrite ? »

— Rien que d'heureux, répondais-je ; mon père se porte bien, j'en ai le pressentiment, et tu verras, ma-

man, que mes pressentiments sont toujours justes. »

Si elle disait en soupirant avec douleur : « Prisonnier des Russes ! »

Je répondais aussitôt :

« D'abord, maman, les Russes ne sont pas des anthropophages : l'ambassadeur qui venait nous voir à Cassel nous a dit bien des fois que les Français sont très-aimés en Russie ; on y parle leur langue, et l'on y suit leurs modes. Je suis sûre que mon père est logé dans quelque château ou dans quelque palais, et comme il est homme d'esprit, aimable, instruit et colonel, on le traite avec toutes sortes d'égards. »

— Puisses-tu dire vrai ! » répondait ma mère.

Et je disais vrai, en effet. Partout où mon père était allé, il avait su se faire chérir et estimer ; mais ce qu'on voit avec les yeux de la jeunesse, n'apparaît pas sous le même aspect aux yeux de l'expérience. Me laissant aller aux plus doux rêves, j'avais repris toute ma gaieté et avec un nouveau courage je me livrais à des travaux d'aiguille auxquels je devais bientôt renoncer. Jeunesse ! jeunesse ! que tes prestiges sont doux et combien sont infinies les espérances que sur un seul mot tu fais naître !

La réponse de madame de Montalivet se fit un peu attendre ; mais le cœur l'avait dictée. C'était une épouse répondant à une épouse alarmée sur le sort de son époux ; c'était une mère répondant à une mère inquiète du sort de sa fille. M. le comte de Montalivet avait eu la bonté de faire adresser au ministère de la guerre et au ministère des relations extérieures une note contenant les noms de mon père et spécifiant son grade, ainsi que l'époque et le nom de la ville où il avait été fait prisonnier. Cette note se terminait par la demande de renseignements sur le lieu vers lequel avaient été dirigés les officiers français pris à Wilna. Avec une grâce charmante madame de Montalivet rappelait les services rendus par mon père à la ville de Coutances, et ceci, ajoutait-elle, comme souvenir du temps où M. de Montalivet avait fait la connaissance du colonel Ulliac : elle finissait sa lettre en priant ma mère de lui envoyer sans retard une demande en indemnité, adressée au ministre de la guerre, pour les pertes que nous avait occasionnées la prise de Cassel par les Russes. M. de Montalivet appuierait cette demande. Enfin, que dirai-je ? cette lettre portait le cachet de la bienveillance et de la délicatesse d'âme qui distinguaient éminemment madame la comtesse de Montalivet.

Ma mère hésitait à faire la demande conseillée, non par orgueil, mais par un juste sentiment de fierté. Comment, cependant, ne pas obéir à la noble femme qui ne pouvait exiger d'elle aucune démarche contraire au respect de soi-même ? Nos ressources étaient bien faibles : en brochant sans lever les yeux un instant, je gagnais à peine un franc vingt-cinq centimes par jour ; le gain de ma pauvre mère, souvent malade, souvent obligée de garder le lit, était presque nul ; toute l'Europe menaçait la France ; la guerre n'était pas près de se terminer, et la captivité de mon père pouvait durer longtemps. La demande fut écrite et adressée à madame de Montalivet, avec une lettre où ma mère exprimait sa reconnaissance bien sentie pour tant de bontés.

Oui, je me le rappelle avec une sorte d'orgueil, la ville de Coutances doit à mon père l'ordonnance de ses promenades, un pont près la rue Garneray et la salle de



spectacle, qui ont été construits d'après ses plans et sous sa direction; elle lui a dû aussi les premiers fourneaux à la Rhumfort établis dans les hôpitaux, et enfin les premiers essais faits de l'éclairage par le gaz inflammable. Mon père avait connu à Paris l'inventeur, Lebon, qui est mort dans la misère; il a fallu que les Anglais réimportassent en France sa découverte pour qu'elle fût adoptée. J'avais dix ans à cette époque et je me souviens encore de l'étonnement des hauts fonctionnaires en entrant dans notre salon brillamment illuminé par le gaz inflammable, extrait du bois. Mon père avait dû tout faire par lui-même, depuis le fourneau qui contenait l'alambic jusqu'aux charmantés aigrettes composées de bouts de tube en verre, servant de conduits au gaz, qui flambait joyeusement le long de la tablette de la cheminée entre des vases de fleurs. C'était par de tels travaux que mon père cherchait à se distraire des tristes préoccupations que faisaient peser sur lui les fonctions de juge au tribunal criminel spécial. En nommant la ville de Couances, madame de Montalivet avait réveillé de bien doux souvenirs et en même temps des regrets douloureux, mais bien chers : à cette époque j'avais un frère !...

Les événements se précipitaient cependant; nos anciens alliés étaient devenus des ennemis acharnés. L'année 1814 avait commencé par les combats de Brienne et de la Rothière; bientôt se livrèrent ceux de Montmirail, et enfin eut lieu celui de Saint-Dizier, que suivit de près l'abdication faite à Fontainebleau. Ainsi, depuis deux ans, nous avions marché de revers en revers, et l'ancien régime, longtemps oublié, était rétabli en France. Déjà, dès le commencement de cette année, des opinions politiques longtemps dissimulées avaient commencé à se montrer sans détour. Stupéfaite du changement de quelques personnes que j'avais vues enthousiastes de Napoléon, j'étais surtout indignée de les entendre accabler d'injures le grand homme que longtemps elles avaient encensé. Je n'avais pas encore eu l'occasion de reconnaître la haute vérité renfermée dans la fable du *Lion devenu vieux*, et je ne savais pas davantage que plus un flatteur a brûlé d'encens devant l'autel d'un pouvoir qu'il croyait inébranlable, plus il couvre de boue le même autel quand ce pouvoir est renversé. De même que dans les orages le limon s'élève à la surface des fleuves, de même dans les grandes crises politiques la lie des nations remonte à la surface.

Une indemnité avait été accordée à ma mère. C'était bien peu de chose; mais c'était quelque chose dans un moment où le travail manquait. Nous avions fait le voyage de Paris sans rapporter de bandes à broder. Madame B..., qui travaillait aussi à façon, n'avait rien à faire. Les plus tristes pensées préoccupaient ma pauvre mère : ce n'était pas seulement l'avenir de mon père qui excitait ses craintes, c'était encore le présent et l'avenir de sa fille. Je ne possédais point de talent dont je pusse tirer parti, et les travaux à l'aiguille offraient une bien faible ressource. N'ayant aucun moyen de m'en trouver d'autres, ma pauvre mère, après m'avoir fait donner des leçons de broderie, m'en faisait prendre d'une bonne vieille fille, mademoiselle Beaucousin, qui jadis avait été au nombre des ouvrières employées à l'entretien des dentelles de la reine. Mademoiselle Beaucousin regrettait hautement que je ne fusse pas destinée à être raccommodeuse de dentelles, tant je montrais de dispositions pour ce bel art; car

dans ses mains c'était véritablement un art. Mademoiselle Beaucousin occupait une mansarde dans la maison de madame B...; j'allais chaque jour passer une heure près d'elle, et tout en travaillant tout en m'enseignant à raccommodeur la malines, la valenciennes, à recoudre le point d'Alençon et le point d'Angleterre, elle me racontait, avec son ton nasillard, des anecdotes sur la famille royale qu'elle adorait. Elle était ravie du changement de gouvernement qui venait d'avoir lieu, et elle m'assurait que mon père serait encore mieux apprécié par les Bourbons qu'il ne l'avait été par l'*usurpateur* et par son frère. D'autres personnes cherchaient à faire naître en moi les mêmes espérances; mais lorsque je réfléchissais sur la diversité d'opinion des gens que je connaissais, je me demandais quel fond on pouvait faire sur le fanatisme politique des uns et des autres. Légitimistes, bonapartistes, patriotes, tous paraissaient compter pour rien des fléaux tels que la guerre, l'incendie, et les discordes civiles, dès qu'il s'agissait de faire triompher leur parti : qu'importaient les malheurs du pays, pourvu que leur opinion l'emportât? Et je prenais en haine la politique; et je me demandais comment des femmes pouvaient oublier leur qualité de Françaises et de chrétiennes pour livrer ainsi leur âme à l'ambition et à la haine! Depuis cette époque, j'ai vu plus d'une révolution, et j'ai compris combien était sage ce que me disait ma mère : que les femmes, que les jeunes filles surtout doivent éviter soigneusement toute discussion politique, et ne parler haut sur des matières qu'elles comprennent rarement que lorsqu'elles se trouvent en famille ou bien entourées d'amis sincères. Mais à vingt ans la voix de la raison a peu d'empire, et ce ne fut pas sans peine que je ne rompis pas avec quelques-unes de mes jeunes amies. Notre bonne voisine, madame Dumesnil, avait voulu voir l'entrée de Louis XVIII à Paris; elle appartenait à cette foule de gens qui veulent tout voir, tout entendre et gloser sur tout. Que le spectacle soit gai ou triste, qu'il soit funèbre ou burlesque, sanglant ou pacifique, peu importe; ils en sont quittes pour s'attrister ou pour rire, pour s'effrayer ou pour s'étonner. Or madame Dumesnil ne tarissait pas sur ce qu'elle avait vu : jusqu'aux Cosaques lui avaient paru très-intéressants : je l'écoutais bien malgré moi. Jadis j'avais trouvé les peuples conquis très-heureux de l'être par les Français; aujourd'hui, je ne trouvais pas les conquérants aimables, et je ne pensais qu'avec une sourde colère à nos amis les ennemis. Hélas! il suffit souvent de changer de point de vue pour changer aussi d'opinion; il n'y a que ce qui est réellement beau et vrai qui paraisse vrai et beau indépendamment du temps, des circonstances et de l'intérêt personnel.

Ma pauvre mère et moi nous avions perdu toute espérance d'acquiescer quelques lumières sur le sort de mon père : on nous disait bien que le premier soin du Gouvernement serait de rappeler les prisonniers faits par les alliés; mais tant d'autres choses devaient passer avant celle-là!

L'année 1814 s'écoula tristement. Ma mère, malade d'inquiétude et de chagrin, ne pouvait travailler; les travaux que j'avais pu me procurer étaient moins rétribués que jamais, et cependant ma mère exigeait que j'allasse presque chaque dimanche soir avec mes jeunes amies aux fêtes patronales des environs de Versailles. Elle avait besoin de m'éloigner, afin d'épan-



cher le trop-plein de son cœur dans le cœur de notre excellente amie madame B...

Dieu eut pitié de nous : au commencement de l'année 1815 nous reçûmes enfin une lettre de mon père, et cette lettre n'avait qu'un mois de date. Il était libre, il rentrerait au printemps en France avec le jeune comte A... seigneur polonais, qui lui avait offert l'hospitalité à Varsovie, et qui le retenait afin de lui faire prendre un repos nécessaire après les fatigues d'une longue route. Quelle joie cette lettre nous donna ! Mon père riait ma mère de lui répondre, mais en évitant les épanchements ; il avait eu notre adresse par le bon M. Delorme, et ce dernier l'avait rassuré sur notre sort.

Ma mère répondit le plus brièvement possible ; mais qu'il lui en coûtait de n'entrer dans aucun détail sur ce qui nous touchait ! Cependant elle comprenait que, dans le temps difficile où nous nous trouvions, la correspondance à l'étranger devait être surveillée.

Nos amies madame B..., madame Victoire Babois et notre bonne voisine madame Dumesnil, car elle était bonne au fond, partagèrent la joie que nous donnèrent les nouvelles reçues de Varsovie. Comme madame B... et madame Dumesnil regrettaient hautement de ne pouvoir procurer à mon père un logement convenable dans la maison, madame Babois rappela que chaque année elle allait passer les printemps et la belle saison dans sa famille, d'abord à Rouen, puis à la campagne chez son frère ; et, avec une bonté touchante, elle pria ma mère de disposer de son appartement pour tout le temps que mon père passerait à Versailles. Oui, j'ai trouvé dans la vie bien des cœurs égoïstes et secs ; mais j'ai trouvé aussi, et en plus grand nombre, des cœurs chaleureux et dévoués.

J'avais repris toute ma gaieté, je m'étais remise à l'étude du piano et de la guitare, afin de prouver à mon père que les travaux payés ne m'avaient pas fait négliger entièrement le peu que je savais. Cependant le reste de l'hiver me parut bien long à passer : nous ignorions l'époque positive du retour de mon père ; enfin il nous manda qu'il serait auprès de nous le 15 mars au plus tard ! Afin qu'il trouvât l'appartement libre, madame Babois eut l'obligeance de partir quelques jours plus tôt que d'habitude... Le 14 mars 1815, après trois cruelles années d'absence, mon père nous était rendu ! Il est des joies que le langage ne peut exprimer, joies promptement mêlées d'amertume comme toutes celles de la terre.

Après les premiers moments donnés aux vives émotions, ma mère et moi nous fûmes frappées du changement produit chez mon père par les fatigues de cette cruelle campagne ; il avait vieilli de dix ans.

Quelques jours de repos parurent le remettre cependant, et nous commençons à jouir avec plus de calme du bonheur que nous donnait une réunion inespérée, lorsque soudain le bruit se répandit que l'Empereur, abandonnant l'île d'Elbe, avait débarqué sur les côtes de France et marchait en triomphateur vers Paris : le 20 mars, en effet, il rentrait aux Tuileries et reprenait possession du trône.

Le lendemain, mon père se rendait à Paris et allait se faire inscrire comme officier en disponibilité au ministère de la guerre : ainsi il ne nous était rendu que momentanément ! Oh ! que ma pauvre mère maudissait l'état militaire !

A son retour, mon père nous dit l'enthousiasme des Parisiens et les acclamations frénétiques qui retentis-

saient autour des Tuileries. Ce retour audacieux, l'entraînement des troupes, tout devait faire croire au grand Napoléon qu'il n'avait rien perdu de l'amour des Français ; la facilité qu'il trouva à armer une armée nouvelle et à reconstituer l'empire, dut changer cette croyance en conviction.

A chacun des voyages de mon père à Paris, les inquiétudes de ma mère allaient grandissant : en vain il lui disait que bien des difficultés s'opposaient à ce qu'on le rappelât au service, elle s'alarmait lorsque l'heure du retour passait sans le ramener près d'elle. Pour rester au service de Westphalie, mon père avait dû se faire naturaliser Westphalien ; il fallait recouvrer d'abord la qualité de sujet français : le roi Jérôme, qui s'était retiré à Trieste avec sa famille, venait, disait-on, de rentrer secrètement en France : était-ce de lui que mon père dépendait, ou bien pouvait-il être employé au service de l'Empereur par le ministre de la guerre ?

Dès son arrivée, mon père avait écrit à M. le comte et à madame la comtesse de Montalivet pour les remercier de ce qu'ils avaient fait en faveur de sa famille ; mais il n'avait pas voulu leur dire un seul mot de notre position. Jamais de sa vie il n'avait sollicité, et il devinait que M. le comte de Montalivet, intendait général des domaines de la Couronne, devait être accablé de demandes dans tous les genres.

Le temps passait cependant, et aucun ordre ne venait rappeler mon père sous les drapeaux.

Il ne m'appartient pas à moi, femme, de parler de cette époque célèbre dans l'histoire ; je n'étais pas alors en état d'en comprendre l'importance. Comme admiratrice de Napoléon I<sup>er</sup> et comme fille de militaire, j'étais enthousiasmée de tout ce qui se faisait alors, et je croyais le grand Napoléon remonté pour jamais sur le trône ; mon père ne pouvait manquer de rentrer au service, mais il n'y aurait plus de campagne de Russie, et il obtiendrait le grade de général, auquel il avait tous les droits possibles. Notre roi, Jérôme, venait de se distinguer au combat du bois de Hougoumont, où il culbuta deux fois l'élite des troupes anglaises ; à Fleurus et à Ligny, l'Empereur avait empêché la jonction des troupes alliées et avait battu les Prussiens ; tout était donc espoir et triomphe... Mais toujours mon père ne recevait aucun ordre du ministre de la guerre... Le 10 juin, une lettre du ministre de l'intérieur, Carnot, lui apprit que l'Empereur venait de le nommer sous-préfet à Saint-Omer. Aux yeux de ma mère, dans le premier moment, cette nomination se présentait sous l'aspect d'une faveur ; mais en entendant mon père s'écrier :

— On me met sous le hangar ! elle baissa la tête avec tristesse.

— « Sous-préfet ! sous-préfet ! répétait mon père, moi qui déteste les travaux administratifs : si j'accepte, je perds mes droits à la retraite comme militaire... si je refuse... mais je serai bien obligé de refuser, car le sous-préfet n'a même pas de quoi faire le voyage. »

En effet nos ressources s'épuisaient, et il était impossible de songer à une installation dans une sous-préfecture, si le gouvernement ne nous venait en aide.

Mon père écrivit au ministre pour le remercier d'abord, puis pour lui demander une audience... la réponse se fit attendre... Huit jours après avait lieu la défaite de Waterloo, et Napoléon, se confiant aux Anglais, monta sur le *Bellerophon*, qui le conduisit capif au rocher de Saint-Hélène ! S. ULLIAC-TRÉMADEURE.



# LE DROIT D'AINESSE

Septième article.

Saint-Omer, juillet 18.

Je crois aux bons pressentiments ; il me semblait bien que les anciennes amitiés de mon père devaient nous créer un héritage de bonheur et d'aimables relations ! Mademoiselle Joséphine Thurel me plaît infiniment ; elle est plus âgée que moi, mais si ses traits beaux et fins ont subi l'atteinte des années, ses yeux sont restés jeunes, ils sont d'une beauté incomparable, doux et spirituels, très-bruns, très-grands, sous de longs cils qui les voilent sans les cacher. Ces yeux-là peignent, ou pour mieux dire, reflètent une âme, et ils tiennent tout ce qu'ils promettent. Elle est douce sans fadeur, sérieuse sans apreté, raisonnable sans orgueil, instruite sans pédantisme, sachant causer, sachant se taire ; distinguée dans le sens réel du mot, c'est-à-dire à la fois intelligente, noble et simple. Son caractère n'a pas d'aspérités, il est égal, franc et uni, et quoiqu'elle ne soit pas susceptible, je la crois très-aimante et la vois très-dévouée. Quel respect pour son père ! quelle tendresse pour son frère ! et comme ils y répondent ! La vue de cette famille si heureuse, et qui ratifie par une affection volontaire tous les devoirs du sang, me fait du bien ; il y a donc des heureux sur la terre, et des heureux qui permettent que d'autres, moins favorisés, se réjouissent de loin au soleil de leur bonheur !

M. Thurel et ses enfants viennent nous voir souvent, et ils n'exigent pas que j'aie chez eux ; ils apprécient les devoirs qui me retiennent au logis. Nous passons ensemble de douces soirées dans le petit salon qui précède la chambre de mon père et qui ouvre sur le jardin. Pendant que nous causons près du balcon, où je cultive des géraniums et des roses, nous voyons la lune graviter silencieusement dans le ciel et jeter un voile d'éclatante lumière sur la tour de Saint-Berlin ; le parfum des jardins situés aux alentours monte jusqu'à nous, la vague harmonie de la musique militaire qui retourne à ses quartiers nous arrive et nous charme, et nous causons... comme je n'ai pas causé depuis douze ans. La conversation de M. Thurel, de Joséphine et de M. Raymond, son frère, me rappelle ma jeunesse, le salon de ma tante et cette vie intellectuelle que, malgré moi, j'ai toujours regrettée. Ils ont tous les trois un esprit agréable et facile, plus gai et plus rond chez le père, plus réfléchi chez la sœur, plus sérieux et plus profond chez le frère ; rien ne leur est étranger, et ils connaissent l'art de la causerie qui prend de chaque sujet la fleur des paniers, où le récit n'est jamais long, ni la raillerie jamais blessante, où le silence est bienveillant et la parole aimable. Toute la monotonie des jours s'est dissipée, depuis que je goûte ce doux délassement et cette précieuse amitié.

De temps en temps, je les quitte et je vais auprès de mon père. Je le trouve presque toujours endormi. Pauvre père ! ni l'esprit, ni les sens n'ont plus de plaisir pour lui ! il n'aime plus que par instinct, et jamais la fraîcheur d'une pensée nouvelle, ni les souvenirs d'un ancien amour, ou d'une amitié toujours jeune, ne viennent le faire tressaillir ni l'émouvoir ! mon pauvre père !

Pendant ces soirées, les enfants ne nous quittent pas. Joséphine s'occupe de ma sœur avec bonté ; elle lui donne des leçons de musique qui valent mieux que les miennes, et dont Francine profite merveilleusement. Elle a une belle voix, douce et vibrante. M. Raymond se fait quelquefois le répétiteur d'Edmond, et je vois que sa conversation, les petits examens auxquels il le soumet, sont un vif stimulant pour le frère, et la sœur en est bien reconnaissante.

Parfois Fanny, en revenant de la promenade avec ses enfants, vient nous voir un instant ; elle aime aussi nos nouveaux amis, et elle n'est pas jalouse de mon affection pour eux. — Tu souris, tu as l'air animé, me disait-elle hier, à la bonne heure, j'aime à te voir ainsi !

Il est vrai, j'oublie mes chagrins, et quelquefois, sans que je sache pourquoi, je me surprends à espérer. Quoi ? je ne sais, mais il me semble que l'avenir, qui jadis me paraissait si triste et si creux, me réserve encore quelque chose.

M. Raymond ressemble à sa sœur, et tous deux ressemblent à leur père.

Saint-Omer, août 18...

Je viens de goûter une vive joie. Mon bon petit Edmond a eu quatre premiers prix, et je ne sais combien d'accessit. Quand, à la distribution des prix, il m'a apporté sa couronne, on l'a applaudi vivement, — les assistants, les pères et les mères se souvenaient que c'était un orphelin, — et j'ai pleuré plus que je ne l'aurais voulu, car mon émotion m'embarrassait. Joséphine et Fanny me serraient les mains, et Francine, tout enivrée d'orgueil, regardait son frère. Le nom d'Edmond, tant de fois proclamé, s'est vu à chaque fois applaudi.

— Ah ! ma sœur, me dit-il en sortant, je te dois bien quelque chose. Combien de fois n'as-tu pas fait les pensums que mon professeur de latin me donnait toujours ! — Il fallait bien te laisser le temps de jouer un peu. — Je ne l'ai pas oublié, va ! que tu t'es ennuyée pour me laisser m'amuser ! c'est si ennuyeux un pensum ! — Et M. Raymond ? ne t'a-t-il pas aidé aussi ? — Oh ! si, il m'a fait comprendre bien des choses que je ne pouvais pas me loger dans la tête.



Il m'a sauvé bien des penchans, lui, ma sœur ! — Eh bien ! il faudra le remercier. — De grand cœur !

Nous arrivions à la maison ; je montai à la chambre de mon père avec l'heureux collégien, que Véronique salua de ses cris de joie et de ses accolades : — Mon père, dis-je, Edmond t'apporte les couronnes qu'il a méritées. Voilà son prix de bonne conduite, son prix de vers latins, son prix d'histoire....

Mon père regardait les couronnes et en touchait les feuilles brillantes ; il voyait, mais, hélas ! il ne comprenait pas ! — Une couronne d'Edmond ! dit-il enfin à voix basse et comme s'il se consultait ; ah ! oui, c'est pour la tombe de sa mère....

Ma gaieté tomba, comme tombent les fragiles fleurs d'avril sous le vent du nord, et je m'étonnai même d'avoir pu me trouver si contente. Je m'assis auprès du pauvre malade, et Edmond, après avoir réfléchi un peu, vint à moi et me dit tout bas : — Papa a raison, je porterai demain mes couronnes au cimetière, n'est-ce pas, ma sœur ?

J'approuvai d'un signe de tête, et je pris une feuille d'une des couronnes. Je la gardai comme le souvenir d'un beau jour fugitif.

Saint-Omer, octobre 18.

L'hiver est à la porte ; déjà reviennent les longues soirées et les veillées à la lampe, mais je n'en crains plus la pâle monotonie. Nos amis fidèles allègent le poids de ces heures, autrefois si lourdes ; nous causons, nous lisons, Francine fait de la musique avec ma demoiselle Thurel, et grâce aux leçons précieuses de notre amie, sa voix et son talent gagnent tous les jours. Nous l'écoutons, non plus par complaisance, comme une enfant, mais avec plaisir comme une artiste, et elle est bien belle quand elle chante ainsi quelque hymne sacrée des anciens maîtres, ou quelque mélodie un peu triste née aux bords du Rhin ! Joséphine ne veut pas qu'elle chante les airs passionnés, les romances mignardières de notre temps et de notre pays ; cette voix innocente n'est consacrée qu'aux accents les plus purs.

Le caractère de Francine gagne aussi dans la société douce et cordiale de nos amis. Une certaine douceur la rend plus agréable, et peut-être sent-elle le besoin de plaire à des personnes dont le jugement, en pareille matière ne peut être dénié. Je suis heureuse aussi de ces distractions qui s'offrent à elle, si jeune encore, si peu disposée à souffrir, et je suis sûre que si elle pouvait être tout à fait heureuse, elle serait aussi tout à fait aimable. Mais qui est heureux ici-bas ! Moi-même, au milieu du bonheur que me donne l'affection de nos nouveaux amis, en goûtant le charme vif et réel de leur société, ne suis-je pas poursuivie par cette triste pensée que je me répète, afin que mon pauvre cœur ne s'attache pas trop fort : ceci ne durera pas ? En effet, de tels biens ne peuvent être que passagers ; c'est une rencontre sur le chemin de la vie, et demain peut-être, immobile à la même place, à la place où j'ai tant souffert, je verrai ces amis si chers s'éloigner pour jamais. Le hasard les amènera dans la ville que j'habite, un autre hasard les poussera ailleurs. Un avancement ramènera M. Raymond à Paris, son père et sa sœur le suivront, et moi, je resterai seule comme autrefois. Cette crainte de l'avenir, avenir prochain peut-être, empoisonne

ma joie... Ah ! je le sens bien, c'est à Dieu seul qu'on devrait s'attacher, et si l'on était sage, on ne donnerait ses pensées et son âme qu'à Celui qui ne change pas, qui ne quitte pas ; mais nous aimons mieux être ballottés par les orages, plutôt que de jeter résolument notre ancre au ciel...

Saint-Omer, novembre 18.

Cette pensée que j'exprimais la dernière fois que j'ai écrit, je n'ai pu me défendre de la confier à Joséphine. Elle me parlait de son amitié avec cette chaleur et cette simplicité qui ne permet pas un doute, et tout à coup elle me dit : — Vous semblez triste, Octavie ? doutez-vous de nous ? — Ce n'est pas de vous que je doute, lui répondis-je, mais de l'avenir. Vous ne resterez pas à Saint-Omer, vous vous éloignerez, et moi, qui trouve tant de consolations dans votre présence et dans votre amitié, je vous regretterai toujours. Aussi, ma chère Joséphine, si vous me voyez triste souvent, c'est que je pense que vous ne serez qu'une apparition dans ma vie.

Elle m'embrassa et me dit en attachant sur moi ses beaux yeux tendres et bons : — Ingrate ! pourrions-nous nous passer de vous ? N'êtes-vous pas de la famille ? Ah ! ma chère Octavie, vous devez bien voir que vous êtes une fille pour mon père, une sœur pour moi.... Comprenez-vous ?

Je comprenais, mais serait-ce possible ? quoi ! cette idée à laquelle je n'osais m'arrêter leur serait venue... j'aurais un tel appui, ces pauvres enfants un tel protecteur, mon père un tel fils ?... Car je connais Raymond, si bon fils lui-même, il ne voudrait jamais me séparer de mon père. Rien ne serait changé dans ma vie, si ce n'est qu'elle serait heureuse....

Saint-Omer, janvier 18.

Depuis que Joséphine m'a dit cette parole tendre, mais imprudente peut-être, je suis plus heureuse sans doute, mais beaucoup moins tranquille. J'attends toujours. Une espèce d'embarras, de timidité que mon âge ne devrait plus connaître me gêne nos douces relations. Nos amis sont toujours les mêmes, mais moi je me sens moins expansive et moins libre qu'autrefois. Francine me supplée, son esprit se développe, elle cause, elle est aimable, et je ne vois plus ce qui pourrait manquer à cette chère enfant, pour laquelle j'étais un peu injuste. Peut-être M. Raymond est-il aussi plus silencieux que de coutume, mais la gaieté et la grâce de Francine l'amuse et plaisent également à M. Thurel. Qui ne serait charmé par cet enjouement candide ? Si les projets de Joséphine s'accomplissent, mes enfants, mes pupilles seront, eux aussi, aimés et heureux. J'espère en l'avenir.

Saint Omer, février 18...

J'espère en l'avenir ! oui, mon Dieu ! J'y espère encore, mais c'est de vous que je l'attends !

Ce matin j'ai reçu de Joséphine le billet suivant :

« Chère Octavie,

» Mon père viendra vous voir aujourd'hui... il vient  
» vous demander pour Raymond la main de Fran-  
» cine.

» Pardonnez-moi, hélas ! je m'étais trompée ! J'a-  
» vais consulté mon cœur et non le sien »



Je ne sais ce qui se passa en moi, après que j'eus parcouru ce billet, mais longtemps après je me trouvais assise dans un coin de ma chambre, froide, immobile, et il me semblait que je sortais d'un mauvais rêve. C'en était un, en effet. Il faut oublier.

Le son de l'horloge m'avertit que l'heure où M. Thurel pouvait venir approchait; le sentiment instinctif de la dignité fit ce que la raison n'avait pu faire, je me levai, j'arrangeai mes cheveux, et je repris un air calme. Véronique vint m'avertir : M. Thurel était au salon.

Il vint à moi le front riant et avec cette physionomie ouverte qui lui gagne les cœurs :

« Ma chère demoiselle, me dit-il, je viens vous parler d'une affaire qui nous intéresse tous. Voulez-vous que votre famille et la nôtre ne fassent qu'une, en me donnant votre charmante sœur pour mon fils Raymond? »

J'étais prévenue, heureusement! et si mon âme ressentit quelque angoisse, au moins ma contenance ne me trahit-elle pas. Je répondis par quelques mots où je mis autant de sympathie que je le pus.

« Je n'ai pas besoin de vous faire l'éloge de mon fils, continua-t-il; vous le connaissez, et vous savez que bien qu'il ait vingt ans de plus que Francine, il a l'âme assez neuve, les goûts assez jeunes pour la rendre heureuse. Il l'aime d'ailleurs avec passion, comme elle le mérite, car elle est charmante, si belle, si aimable! Et puis, élevée par vous, ce qui nous répond du caractère et de la solidité des principes. Allez, chère amie, acceptez-vous mon fils pour votre enfant d'adoption? Consentez-vous à être pour nous en réalité ce que vous êtes par le choix et l'amitié, — une parente, une sœur? »

— Je voudrais, dis-je, consulter Francine, et parler de votre honorable proposition à son tuteur, M. Duperron.

— Rien de plus juste. Mais j'ose espérer que tous deux acquiesceront à ma demande. Nous ferions le mariage après Pâques; Francine demeurerait chez moi, mais elle vous verrait tous les jours : vous ne seriez pas séparées. »

J'avais beaucoup de peine à soutenir cette conversation; mais, tout à ses projets et à ses rêves, M. Thurel en faisait les frais. Il me donna des détails sur sa fortune, sur sa famille, sur la position de son fils, il me raconta des traits du caractère de Raymond, enfin il tourna et retourna le poignard, et il acheva de me convaincre que son fils était aimable et généreux, sa position excellente, et lui, qui me torturait innocemment, le meilleur des hommes.

Je lui promis une réponse positive dans trois jours, et il me quitta en me serrant la main.

Je retournai vers ma chambre, afin de pouvoir réfléchir dans la solitude. Je ne cherchai pas à m'attendrir sur moi-même, ni à pleurer sur cette vision évanouie; j'essayai de regarder en face la réalité : isolement, pauvreté, abandon, et de dire : C'est bien! que la volonté de Dieu soit faite!

Francine était avec Véronique auprès de mon père; j'allai l'appeler, et je m'enfermai avec elle dans sa chambre. Elle me regardait étonnée.

« Francine, lui dis-je, M. Raymond te demande en mariage; que répondrai-tu? »

Elle releva la tête, un orgueilleux sourire éclairait son visage, et elle répondit avec empressément :

« En peux-tu douter? j'accepte.

— Sans réfléchir, Francine?

— Ai-je besoin de tant réfléchir, puisqu'il s'agit d'un ami? »

Et elle me jeta un regard que je trouvai arrogant et malicieux, et ajouta :

« Toi-même, ma sœur, ne le vantais-tu pas?

— Il est vrai, mais il s'agit d'un engagement si grave...

— Oh! si grave qu'il soit, il le sera moins que la vie que nous menons ici... Toi, aurais-tu hésité?

— Il ne s'agit pas de moi. Mais pourras-tu l'aimer?

— Sans doute, sans doute, puisqu'il sera mon mari. Tu n'as pas refusé, j'espère, Octavie?

— Non, lui dis-je, sois tranquille, je n'ai pas refusé, mais j'ai voulu te consulter avant de répondre, et je voudrais bien que tu réfléchisses sur les devoirs que tu vas embrasser envers cette famille qui l'adopte.

— S'ils m'ont choisie, c'est que je leur conviens mieux que d'autres, paraît-il...

Et son regard pesa encore sur moi. Elle a deviné le secret de ce malheureux cœur, et elle en jouit, elle en triomphe!

Mon Dieu, mon Dieu! tout cela est bien, puisque tout cela me ramène à vous. Vous seul désormais!

Saint-Omer, février 18...

Joséphine est venue me voir seule; elle a beaucoup pleuré en me disant :

« Combien je m'étais trompée! il me semblait qu'il ne pouvait aimer que vous dans cette maison... mais la beauté de cette enfant et sa coquetterie lui ont tourné la tête. Faibles têtes que les hommes! »

Je l'embrassai, et je lui dis du fond du cœur :

« Soyez bonne pour Francine.

— Oui, dit-elle; mais vous seule, Octavie, êtes ma vraie sœur. Je ne pardonne pas à Raymond cette sottise de préférence.

— Chut! »

Elle parla d'autre chose, mais je voyais combien pesait sur son cœur le mal involontaire qu'elle m'a fait.

M. Duperron vint dans l'après-dînée; je lui communiquai la demande de mariage.

« Je ne puis qu'approuver, dit-il avec feu, famille honorable, belles relations, belle fortune, rien n'y manque; ma petite pupille est née coiffée... Grande différence d'âge seulement... Ce M. Raymond Thurel est un galant homme, et je suis son serviteur de tout mon cœur; mais, cousine, si j'avais dû choisir ici, ce n'est pas Francine que j'aurais prise!... »

J'avais son consentement, cela suffisait, et je l'ai fait connaître, ainsi que celui de Francine, à M. Thurel. J'ai essayé, mais en vain, de faire comprendre à mon père cette grande nouveauté, il ne saisissait pas le sens de mes paroles; des larmes involontaires me gagnèrent, et il pleura aussi. Seuls, nous sommes à l'unisson dans la maison où règne maintenant la joie; Edmond est ravi, Francine paraît fière et contente, et M. Thurel et son fils sont au comble du bonheur. Je vois cette joie, mais je n'ai pas assez de générosité pour y prendre une part entière; d'ailleurs, il y a bien des ombres sur leur avenir, et, en pensant au



caractère de Francine, je tremble pour celui qui met en elle sa félicité terrestre.

Mon Dieu ! faites au moins qu'elle l'aime !

Saint-Omer, mars 18...

L'époque du mariage approche ; notre pauvre maison est remplie de présents et de parures. Madame Duperron offre à la pupille de son mari un beau trousseau ; d'autres parents lui ont envoyé des meubles, des bijoux ; tout le monde pense à elle, tout le monde paraît l'aimer, et le vieux dicton a raison encore une fois : *Rien ne réussit comme le succès*. Du reste, elle est aimable avec tous, elle les charme par cette grâce vive et décidée qui leur semble l'augure de la franchise et de la bonté. Deux cœurs seulement ne se sont pas ralliés au char de la brillante fiancée : Joséphine et Fanny. Elles me témoignent plus d'affection que jamais, et je leur en sais gré ; mais mon âme, un peu froissée, ne demande plus que de la solitude et du silence. Je ne désire pas que l'on me plaigne, je ne veux pas me plaindre, je n'ai de reproches à adresser à personne : ce qui est arrivé me montre la volonté divine : c'est le glaive qui sépare, et qu'il faut bénir, alors même qu'il blesse.

Je pense souvent à ma belle-mère ; prévoyait-elle les conséquences de son legs ? Elle me demandait le dévouement et, sans le savoir, m'imposait le sacrifice.

Saint-Omer, avril 18...

C'est demain ! la corbeille de noces est arrivée, et Francine l'examine en détail. Les cachemires et les bijoux ruissellent dans sa modeste chambre de jeune fille ; le voile et le bouquet nuptial sont tout prêts, et c'est moi qui les attacherai demain au front de l'épousée. Ah ! ce n'est pas la main d'une rivale qui lui rendra cet office, mais celle d'une sœur, d'une mère, et Dieu connaît les vœux que je forme pour elle !... Qu'elle soit heureuse, et qu'elle le rende heureux, celui dont elle est tant aimée ! Qu'elle soit aimable épouse et mère dévouée ; qu'elle s'abdicque elle-même pour vivre en lui et pour goûter la seule félicité possible ici-bas : le devoir et l'amour sous les yeux de Dieu !

Je ne fais plus de vœux pour moi, car je ne forme plus d'espérances ; mais ma sœur, mon frère et ce nouveau frère que l'Eglise va me donner, ont les plus tendres souhaits de mon cœur. Toutes les peines que Francine a pu me donner sont oubliées ; je ne me souviens que de son enfance, du temps où elle dormait sous ma garde, et je m'étonne d'avoir pu désirer mon bonheur aux dépens du sien.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## PETIT TRAITÉ SUR LES ÉPINGLES

Les épingles piquent : cela doit être. On le sait, on le croit, on l'accepte ; et pourtant on s'en plaint tous les jours ; on s'en va répétant que les coups d'épingle sont très-difficiles à supporter. En voici une nouvelle preuve : Lucie de Mériac, plus grave que la plupart de ses compagnes, plus capable qu'elles de grandes choses, s'est vu terrasser tout le long de sa vie par des coups d'épingle, et c'est, meurtrie, ensanglantée, qu'elle est arrivée à en prendre sagement son parti et, par suite, à écrire un petit traité sur la question.

Comme le temps a la propriété de modifier toute chose, Lucie de Mériac, de jeune fille qu'elle était, devient grand-mère. Or, un jour, sur le soir, et quand la troupe joyeuse de ses petits-enfants dormait, elle eut la pensée de jeter sur le papier quelques notes, non ses mémoires, ils eussent été connus d'avance : de l'amour et du dévouement, un peu de bonheur, beaucoup plus d'inquiétudes. Si chaque mère écrivait ses mémoires, le sommaire serait-il autre chose ?

Lucie, sous ses cheveux blancs, se faisait une douce illusion, il y en a pour tous les âges, elle se flattait, l'excellente femme, d'épargner à ses petits-enfants les blessures dont elle se voyait convertie. Elle s'est trompée peut-être, mais sachons-lui gré de son bon-vou-

loir, parcourons ces lignes dont la bonhomie est le seul mérite, et faisons-nous, pour un moment, petits-fils ou petite-fille de la bonne grand-mère.

« Mes petits enfants,

» Vous devenez plus grands, plus forts, et moi je m'affaiblis. Vous avancez dans la route que je quitte. Toi, Gabrielle, te voilà au moment d'entrer dans le monde ; ton frère Charles est en philosophie, donc je suis vieille. Ceci bien arrêté, je vous groupe en esprit autour de moi ; je donne à Henri son pantin, à Emilie sa poupée, et comme tout se passe en vision, je livre à Eugène ce malencontreux tambour que j'eus la mauvaise pensée de lui donner pour étrennes, et qui fait son bonheur, s'il ne fait pas le mien.

» Amusez-vous, enfants, bonne maman ne fera pas chut ! chut ! Elle ne dort pas, cependant ; elle veille et elle écrit pour vous ; quand vous serez grands, vous la comprendrez. Ce soir, elle vous donne le seul conseil que vous entendiez bien : Amusez-vous !

» Et toi, ma fille Gabrielle, charme de mes vœux jours, prends ta broderie et écoute-moi bien. C'est surtout à toi, femme et mère bientôt, que je veux parler.

» Mon histoire est, comme vous vous en doutez, une



histoire de grand'mère. En conséquence, rien de neuf. Vieux style, vieilles idées, un tantinet de radotage, cela m'est permis et j'y tiens; d'ailleurs je m'en abs-tiendrais que vous croiriez tout de même que j'en ai mis un peu!

» Bonne maman a été jeune, je vous l'ai déjà dit, et vous avez eu l'air de n'en rien croire. Non, elle n'a pas toujours vécu entre sa tabatière et ses lunettes, je vous supplie d'en être convaincus. Petite fille, elle a joué, comme Emilie, à la poupée; elle a appris sa grammaire et une foule d'autres jolies choses. On l'appelait Lucie de Mériac; elle avait vos pen-sées, vos goûts, vos peines, vos joies; elle vous était pareille; et vous-mêmes, vous n'êtes que de petits grands-pères et de petites grand-mères, vus de loin.

» Je ne donnerai qu'un souvenir à mes années d'enfance, qui se sont passées en émigration. Mon but n'est pas de vous dire les tristesses et les épouvantes de cette époque; encore moins les *cache-cache* et les *Colin-Maillard* de ce temps-là. Je veux vous faire savoir comment on peut s'y prendre pour ne pas se trouver bien en ce monde, et comment on pourrait faire, je crois, pour s'y trouver mieux. Je m'entendrai d'avantage sur la première partie; puissiez-vous un jour achever la seconde... chers enfants, je ne vous lirai pas!

» Nous étions depuis quelques années rentrées en France, et j'avais quinze ans lorsque ma mère, voulant terminer elle-même mon éducation, me retira d'un couvent où elle m'avait placée pour faire ma première communion. J'emportais de mon couvent des principes sûrs, une foi ferme, une forte volonté d'être, avant tout, chrétienne.

» Ma mère, après les longues épreuves de la tourmente révolutionnaire, était demeurée veuve. Quand je rentrai chez elle, elle me reçut comme on reçoit un oiseau de passage dont on aime le chant, mais qu'on n'accepte pas pour captif. Elle agit avec moi comme un cultivateur dévoué qui façonne une terre sur laquelle un autre moissonnera. Elle m'avait éloignée pour un temps, parce qu'elle aimait l'éducation publique et la regardait comme un meilleur apprentissage des labeurs de la vie. Elle me reprenait avec un empressement triste, comme une joie qu'on a perdue exprès et qu'on retrouve pour la perdre exprès encore.

» Ai-je été malheureuse pendant les trois années que j'ai passées au couvent? Malheureuse, non; heureuse, non plus. Et, pour tout dire à l'avance, je n'ai fait que cela toute ma vie. Toujours il m'a fallu un peu plus ou un peu moins pour être tout à fait bien; et comme ce plus et ce moins se sont fait attendre, et que je les attends encore, je me suis toujours plainte et j'ai toujours souffert.

» Avis à vous, auditeurs à pantins, à poupées. Ah! trouvez beaux et charmants, ces jouets qui sont les vôtres, et ne remarquez pas leurs imperfections.

» Pourquoi donc n'ai-je pas été franchement heureuse au couvent? J'aimais tant ces murs noirs depuis peu rendus au silence, et cette chapelle où nous ap-prenions de Dieu ce qu'on en peut comprendre au jeune âge. J'aimais ces religieuses, graves sans raideur, sévères sans dureté, qui prenaient pour elles une large part d'austérité et se faisaient riantes avec nous; j'aimais nos jeux, nos chants, j'aimais l'émulation qui régnait entre nous, doux combat aux armes courtoises,

où les vaincus n'étaient point terrassés. J'aimais tout cela, et Dieu m'a fait la grâce d'apprécier à sa haute valeur cette éducation forte et sérieuse, mais.... Ah! voilà les *mais*! Bonne maman n'a pas fait autre chose le long du chemin que de compter les *mais*.

» Mais il y avait dans ma classe une certaine Richardine, de triste mémoire. Peut-être a-t-elle fait par la suite une femme modèle, tout est possible; mais pour le temps où j'en faisais quelque chose, c'était une insupportable personne, aux regards malveillants, à la parole aigre, à l'esprit fort court, aux vues étroites; joignez à ce portait une excessive susceptibilité, une jalousie ridicule, et tout ce que vous voudrez ajouter.

» J'avais assez bon goût, donc je n'aimais pas Richardine. Et pourtant, au lieu de ne lui donner que cette petite part d'attention qu'on garde à peine pour les indifférents, je me mis à ne plus voir qu'elle au monde. Partout où elle était, je me figurais que je ne respirais pas. Au lieu de laisser tomber les pointes, d'ailleurs fort plates, qu'elle me lançait, je les recueillais comme j'aurais pu faire de parfums précieux. En un mot, parce qu'elle me déplaisait, je regardais précisément toujours de son côté. J'en ris aujourd'hui! Une fille insupportable parmi tant de personnes aimées et d'objets agréables, voilà ce qui m'empêchait d'être heureuse, ce qui, dans mes balances, pesait autant que les trésors recueillis dans ces années de grâce que Dieu m'a accordées, et dont, au déclin de ma vie, je le remercie encore à genoux.

» Me voici chez ma mère, bien installée; je veux dire convenablement et aussi confortablement que le requerrait mon âge, car en ce temps on ne nous gâtait point comme je vous gâte, mes bons petits-enfants. Alors, une jeune personne ne possédait point de bijoux; elle ne recevait point comme toi, Gabrielle, une montre à quatorze ans!... Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette montre... c'est précisément moi qui te l'ai donnée! Ah! bonne maman!

» Sous l'empire, il restait quelque chose de cet *autrefois* si loin de vous, où les demoiselles ne devaient ni s'appuyer, ni se chauffer, ni parler les premières, ni... ni... cela ne finirait plus! Ma mère, élevée selon les principes de cet *autrefois*, qui avait peut-être bien son bon côté, quoi qu'on en ait dit, tenait pour dangereux de mettre une jeune personne dans un état de bien-être et de bonheur qui lui fit quitter avec trop de chagrin la maison paternelle. Elle me disait souvent: « Ma chère Lucie, vous n'êtes ici qu'en attendant; c'est le noviciat de votre vie, vous ferez vos vœux autre part. »

» D'après ce principe, qui semble aujourd'hui bien sévère, je n'étais point entourée comme toi, chère Gabrielle, de tout ce qui peut éviter un désir, satisfaire une fantaisie. Je n'avais rien de trop, et même il m'arrivait fréquemment de manquer de quelque chose. On ne me consultait point sur l'administration de ma petite personne; je suivais le sentier tracé par ma mère, et m'y trouvais bien parce qu'elle y était, et non pour le sentier lui-même. J'étudiais à heure fixe comme au couvent, je faisais des lectures à haute voix, et, ce qui vous paraîtra inhumain et barbare, j'apprenais positivement à *coudre*, à faire du linge et à *me servir moi-même*. Les domestiques de ma mère ne devaient m'aider qu'en cas de nécessité; ils me traitaient avec déférence, faisaient à mon endroit force saluts, et c'était tout. Cette éducation m'a réussi et j'en bénis



ma mère, car, m'étant trouvée plus tard dans des situations inégales, et même ayant eu à passer des moments difficiles, rien ne m'a surprise.

» Oh ! n'allez pas croire, enfants, que ma mère fût moins bonne que la vôtre ! Elle aurait tout donné pour moi ! mais, élevée sévèrement et fortifiée encore par les grandes leçons de ce temps, elle sacrifiait ce qui entre nous deux n'eût été un bien que pour elle : je veux dire ces faiblesses si douces qui rendent une mère plus aimable aux yeux de son enfant ; ce laisser-aller qui berce l'existence, en écarte les nuages, et persuade à l'enfant qu'il n'y a pour ainsi dire dans la vie que lui et sa mère. Tout cela, c'est du bonheur pour une femme : arrêter le cœur de sa fille, l'entretenir dans son cercle à soi, lui devenir absolument nécessaire pour penser, pour agir, pour vivre, c'est très-doux ; mais, si sainte que soit cette affection dont on ne relâche jamais aucun élan, n'est-elle point un danger pour l'enfant qu'un homme va bientôt emmener à travers la vie, toute faible, toute vulnérable, tant elle s'est accoutumée à son lit de feuilles de roses que sa mère seule remuait !

» Quelque bon que soit cet homme, il ne continuera pas l'œuvre commencée, et dès lors, il paraîtra dur et exigeant ; puis viendront les tracasseries, les responsabilités, les devoirs, et la jeune femme, étonnée, se souviendra avec déchirement de ces beaux jours où tout se rapportait à elle, où elle avait tant à recevoir et à peu près rien à donner, parce que sa mère s'était pour ainsi dire au service de la fille adorée qu'elle laissait dormir. Trop de bonheur au commencement du voyage a donc préparé des souffrances un peu plus loin !

» Et encore, je suppose une fille bonne et reconnaissante, car il y en a sur qui le bonheur, en glissant, laisse un vernis d'égoïsme ; celles-là, quand elles ont marché quelque temps en dehors du repos parfait des premiers ans, se retournent et disent à leur mère qu'elles ont mal fait, qu'elles sont brisées des cahots et que c'est sa faute ; qu'il ne fallait pas leur mettre un bandeau sur les yeux puisqu'un autre devait le détacher, et puisque la vie avait à leur montrer tant d'obstacles et tant d'aspérités. Alors, la pauvre mère, elle aussi, regrette cette faiblesse, cette indulgence, cet aveuglement et jusqu'à cette immolation d'elle-même, dont il ne reste pour fruits que ses larmes et les plaintes indiscrètes de la fille qu'elle a trop aimée, ou du moins, car aime-t-on jamais trop ? qu'elle n'a pas aimée d'un amour assez fort.

» Où bonne maman va-t-elle chercher tout ce qu'elle nous dit là ! Toujours des parenthèses, et des plus longues ! que voulez-vous ! je l'ai dit en commençant : Vieux style, vieilles idées. L'un portant l'autre, nous arriverons à la fin.

» Je retourne chez ma mère, où franchement je me trouvais fort bien, en dépit de ces riens dont vous faites si grand cas et qui me manquaient absolument.

» Ai-je été heureuse entre le couvent et mon mariage ? Non.

» A la tête de la maison de ma mère, il y avait une certaine mademoiselle Guichard, qui prenait soin du linge, de la vaisselle, des confitures, et prenait encore soin de moi : c'était le point sensible. Femme de tête, incapable d'une négligence, ou même d'un oubli, elle était précieuse aux yeux de ma mère ; mais ces caractères exacts ont très-souvent un côté anguleux, et

c'était de cet angle que venaient mes douleurs. Mademoiselle Guichard était trop habile dans l'art de ranger les armoires pour faire une concession quelconque. Sa sagesse était une sagesse inexorable, son esprit d'ordre ressemblait à un canevas très-serré : elle comptait les fils en pensant, en parlant, en marchant, et, le ciel croulant, elle ne se fût point départie d'une besogne commencée ou d'une idée à suivre. Ennuyeuse par goût et par essence, elle savait broyer toutes ces petites joies qui naissent de l'imprévu. Quatre jours à l'avance, mademoiselle Guichard prévoyait qu'elle aurait à midi telle ou telle satisfaction, mais pour un empire, elle n'eût point avancé l'horloge de cinq minutes, si cela eût pu hâter cette joie à heure fixe.

» Ce tempérament desséché me causait des transports. Avec la vivacité de mes quinze ans et la mobilité d'un esprit enjoué, je souffrais de la marche carrée que mademoiselle Guichard imprimait à toute chose qui relevait de son gouvernement. Où je voulais du bruit elle voulait du silence : le plus petit extra l'incommodait, et comme ma vie intime était en bien des choses liée à la sienne, je craignais de tourner en pétrification tant on s'immobilisait en regardant cette femme immobile dans son activité. Esclave du devoir, elle prenait à la lettre chaque mot de ma mère et encherissait toujours un peu sur les réformes convenues ; elle avait le talent de rendre pesant un joug qui eût été léger sans son intermédiaire. Les domestiques en souffraient. Je me décidai, un jour de fureur, à en parler à ma bonne mère. Voyant que mon cœur était ému d'impatience, elle commença par couper en deux parts ce que je disais, afin de m'en prendre que la moitié ; puis pour toute réponse, elle m'embrassa, et me menant à la lingerie, à l'office, elle me montra l'ordre admirable qui y régnait. Elle me fit ensuite comparer les dépenses de sa maison sous la *vice-présidence* de mademoiselle Guichard avec les dépenses précédentes. Tout était si bien que je n'avais pas un mot à dire. « Je sais, ajouta ma mère, que les personnes à peu près parlaites en ce qui concerne leur devoir principal sont en général exclusives et manquent de cette cordialité qui jette du charme au dehors. Il faut se résigner, ma fille, et se contenter du bien sans exiger le mieux. Votre père m'a laissé bien involontairement quelques embarras, et, par la prudence et l'entendement de mademoiselle Guichard, je viens à bout de réparer mes pertes ; vous vous en trouverez bien. D'ailleurs ici, pour vous, tout est passager : bonheur et souffrance. Vous n'êtes point destinée à vivre avec cette femme qui ne vous est pas sympathique : supportez-la patiemment, vous ne l'aurez pas toujours, et surtout, oh ! surtout ! que cette petite contrainte ne vous empêche pas de vous trouver bien avec moi, car moi non plus, ma bonne Lucie, vous ne m'aurez pas toujours ! »

» Ma mère dit ces derniers mots d'une voix qui tremblait, et ce trouble contrastait avec son calme habituel ; puis, m'attirant dans ses bras, elle mouilla ma joue d'une larme d'amour... Oui, il y avait de l'amour dans tout ce qu'elle disait ou faisait, et jusque dans l'apparente sévérité sous laquelle se cachait son dévouement.

» Vous devinez qu'après cette ouverture je n'eus plus qu'à me résigner. J'avais assez de jugement pour sentir que les qualités de mademoiselle Guichard m'imposaient silence. Je demeurai quatre ans dans cette or-



nière sans m'habituer à ce terrible *mais*... Mille avantages que je possédais ne faisaient pas sur moi une impression assez profonde pour que j'oublie. au moins quand il n'était pas là, le nez de mademoiselle Guichard ! J'ai passé ce nez sous silence, et j'ai eu tort. Je ne sais si vous en connaissez un pareil ; vous êtes encore jeunes, et d'ailleurs il ne s'en fait pas beaucoup. C'était un de ces nez longs et pointus qui entrent dans une chambre un peu avant la personne qui les accompagne. Rien qu'en apercevant un de ces nez, on est pris de malaise, on prévoit une inquisition, et quand la personne entre à son tour, on lui sait gré si sa physionomie est bienveillante et ouverte ; mais mademoiselle Guichard, quand elle arrivait un peu après ce nez fâcheux, achevait de vous morfondre. Ses lèvres fort minces souriaient opiniâtrément le matin, à midi, le soir, la nuit même, par le beau temps et par l'orage ; et comme il y avait cinquante ans que cela durait, c'était devenu une contraction, et la banalité de ce sourire le rendait, à mon avis, plus insupportable qu'une moue ne l'eût été. Le même sourire ! un seul en tous les cas ; il y a de quoi faire perdre la tête !

» C'était ainsi, et je me tenais fièrement devant mon adversaire, luttant corps à corps, traitant de puissance à puissance avec le nez de mademoiselle Guichard. Quelle erreur fut la mienne ! On lutte contre la souffrance, contre la pauvreté, contre une passion, on ne lutte pas contre ces nez-là ; il les faut laisser passer. Et pour le dire une fois, mes chers enfants, c'est folie de se remuer beaucoup quand une épingle vous pique ; l'agitation ne fait qu'envenimer le mal. Je sais cela parce que je suis vieille, que je me suis toujours servie d'épingles, et que les épingles m'ont toujours piquée. Il faut, si l'on ne peut se débarrasser de cette gêne, rester tranquille et n'y pas trop penser.

» Ma mère m'a raconté que, pendant l'émigration, elle avait rencontré en Angleterre un vieux docteur fort savant qui, après avoir couvert Albion de ses ordonnances, en était venu à ne plus pouvoir écrire à cause de la faiblesse de sa vue. Il ne donnait que des consultations verbales, et pour guérir la plupart des maux, dont les femmes particulièrement se plaignaient à lui, il disait : *N'en parlez pas et pensez à autre chose*. Les dames anglaises se retiraient mécontentes, essayaient pourtant du remède et se portaient mieux.

» Toutes les fois que je n'accompagnais pas ma mère en visite, j'étais confiée pour ma promenade quotidienne à la surveillance de mademoiselle Guichard. Elle se tenait en ces occasions plus droite que jamais, marchant tout d'une pièce, me faisant passer devant elle, et se tenant juste à la distance qu'il fallait pour que je pusse à peine lui dire de temps en temps un mot auquel elle répondait par un demi-mot. Vous jugez du plaisir que j'éprouvais à la promenade ! En me retournant un peu, je voyais ce sourire éternel... Et ce nez ! ces deux antagonistes profitaient de la puissance que je leur laissais prendre sur moi pour voiler à mes yeux les beaux monuments de Paris, les grands arbres des Tuileries et ce mobile panorama que composent les diverses parures des femmes. Les toilettes étaient à cette époque beaucoup plus jolies que celles d'aujourd'hui. Rien de gracieux comme nos robes à pointes, nos tailles courtes, nos falbalas et nos petits chapeaux.

» Vous dites entre vous : — Bonne maman trouvait

cela joli parce qu'alors elle était jeune et qu'elle aimait la toilette ; à présent elle n'y fait plus attention.

» Eh bien, mes bons amis, je vous pardonne, car ce sont précisément les mots que j'employais quand on me vantait bien haut les paniers de ma grand-mère.

» J'en ai dit assez sur la maison paternelle ; vous savez pour quoi je n'y ai pas été heureuse. Et pourtant, plus j'avancais en âge, et plus ma mère me traitait avec bonté ; elle causait avec moi, non comme une compagne, mais comme une amie sage et confiante qui donne d'elle tout ce qu'elle peut donner pour attirer à soi son amie. Sous sa direction, j'apprenais tout ce que devait savoir en ce temps-là une demoiselle bien élevée. Nous ne faisons pas tant de merveilles que toi, chère Gabrielle, mais néanmoins le monde marchait. Nous donnions moins d'une heure au clavecin et beaucoup plus à l'aiguille et à l'office. Tu vois de beaux résultats dans les conserves, liqueurs et confitures que fait chaque année bonne maman. L'éducation était, il me semble, moins brillante et plus pratique ; je parle des familles où s'étaient conservées les anciennes traditions.

» Je me souviens du jugement sévère que l'Empereur portait sur les femmes qui n'étaient point femmes par leurs goûts, leurs allures et leur langage. Il en faisait fort peu de cas. Une dame énumérant un jour devant lui les talents nombreux de sa fille, et faisant grande parade de son organisation tout exceptionnelle, fut écrasée par ce mot assez rude du conquérant : *Sait-elle un peu coudre ?*

» Revenons à nos moutons... Je le vois maintenant parce qu'il n'est plus temps, j'aurais dû prendre en riant les ennuyeuses perfections de mademoiselle Guichard, profiter de ce qu'elle avait de bon et d'excellent et m'amuser du reste. Il n'y avait point là de quoi m'attrister jusqu'au fond de l'âme, j'en conviens, mais c'est très-inutile. Du moins, enfants, profitez de ma découverte, et si vous rencontrez par aventure un nez aussi long, un sourire aussi persévérant, une ponctualité aussi agaçante, passez vite. Si vous ne pouvez fuir, s'il n'y a qu'un toit pour vous quatre, de grâce ne lutez pas, regardez à droite, à gauche, j'aimais en face ; ne vous occupez point de ces hôtes malencontreux, et, selon l'avis du savant anglais, *n'en parlez pas, et pensez à autre chose*.

» Vint le temps de *me pouvoir* comme on disait autrefois. Je ne sais s'il y eut beaucoup de prétendants ; ma mère me fit grâce des émotions inutiles. Elle avait peur d'user en moi cette candeur du regard et du sourire qu'on donne si volontiers à celui dont une mère a dit : Tu peux l'aimer, il sera ton mari.

» La première fois que je vis ma mère attirer ma pensée sur un homme, me le faire remarquer sous un jour favorable, je m'inclinai très-doucement de ce côté, contente et fière de n'avoir jamais deux fois de suite pensé sérieusement à un autre. Celui auquel je fus heureuse de trouver, comme ma mère, beaucoup de charme, joint à une position honorable, était, bien entendu, cet homme excellent, aimable, charmant, qui dort si bien dans son grand fauteuil au coin du feu, celui que vous appelez bon papa, qui vous donne en cachette une goutte de café, une larme de liqueur et généralement tout ce que bonne maman ne veut pas vous donner. Vous l'aimez parce qu'il est patient, complaisant, qu'il vous laisse monter sur ses genoux et même



aire un quart de lieue à cheval sur sa botte. Moi, je l'aimais dans mon jeune âge parce que l'honneur brillait à son front et que la foi s'était conservée dans son cœur, en dépit de la tempête qui avait brisé tout, hormis la croix, qui ne se brise pas. Je l'aimais parce qu'il me jugeait assez sérieuse pour ne point exiger un fade tribut de compliments tout faits, parce qu'il causait avec moi devant ma mère, ou avec ma mère devant moi, se montrant tel qu'il était, avec une bonhomie pleine de cette grâce de gentilhomme à laquelle, je l'avoue, toute grand-mère que je suis, je me trouve encore sensible.

» Puisque je l'aimais en ce temps pour tout cela, et que vous l'aimiez à présent pour autre chose, vous voyez bien qu'il réunit beaucoup de perfections ? Oui, n'est-ce pas ? J'étais bien aise de vous l'entendre dire, car la vieillesse, sachez-le, a sa coquetterie comme une autre, et je me sens toute fière quand on fait du fond du cœur l'éloge de bon papa.

» J'ai donc été heureuse depuis mon mariage, car peut-on désirer un sort meilleur que de se voir unie à un homme qu'on estime et qu'on aime ? Sans doute, j'aurais pu être heureuse, autant que le comporte notre passage en ce lieu d'attente.

» Dieu m'a fait la grâce de me conserver ma mère, et je la vois, sous l'affaiblissement physique de ces années qu'on obtient rarement, garder cette chaleur que la vieillesse concentre dans son cœur, cette sensibilité qu'une faiblesse extrême rend mille fois plus touchante. Grand-mère moi-même, je suis encore pour elle son enfant d'autrefois ; elle se préoccupe, souvent outre mesure, des détails de ma vie, et, sachant que mon bonheur dépend du vôtre à tous, elle vous donne, sans rien m'ôter, une large part de tendresse ; même elle sacrifie souvent pour vous ce qui fait tout le charme de la vie des vieillards, sa tranquillité. Quand vous jouez sous ses yeux, elle supporte vos cris plus courageusement que moi, disant avec son doux et indulgent sourire : Cassez, cassez la tête de bonne mère, le cœur vous restera. Ah ! vous ne pouvez pas, mes enfants, apprécier le trésor que Dieu m'a laissé ! Avec celui-là, il daigne encore me laisser tous les autres ; mon mari, votre mère, vous tous. Quand je repasse dans ma mémoire les noms que j'ai le plus aimés, pas un ne manque à l'appel. Je n'ai pas vu la mort entrer une seule fois sous le toit de famille ; j'ai eu des biens de ce monde ce qu'il a fallu pour donner aux miens non-seulement le nécessaire, mais un peu de ce superflu qui rend la vie plus douce. J'ai donc été heureuse ? non, je le dis à ma honte, mon caractère s'y est opposé ; j'ai joui de tout sans m'en rendre compte, donnant toujours une trop large part d'attention à cette poignée d'épingles jetées sur ma route, et qui m'ont piquée assez profondément pour me distraire du bonheur. Les petites tracasseries de la vie m'ont lassée ; des riens se sont posés en obstacles entre mon esprit et les jouissances raisonnables que j'ai pu avoir. Il faut que je vous raconte, pour vous amuser et moi aussi, un de mes cauchemars, et le plus fatigant.

» Votre bon papa avait une petite faiblesse, une seule ; que d'hommes en ont deux ! et même trois ! Il ne trouvait pas sous le ciel un appartement plaisant et commode, et, cherchant ce lieu de repos comme un problème, il s'en allait démenageant, démenageant, et moi je faisais à époque fixe tout ce qu'on fait

en pareil cas. Vous savez qu'on bouleverse son ménage et qu'on le met en voiture pour aller le ranger un peu plus loin.

» Qu'importe au bout du compte, puisqu'on emporte ce qu'on aime ? Eh bien, il m'arrivait une chose très-singulière, terrible effet de la locomotion sur certains esprits ! c'est que, bien que j'eusse emporté avec le reste ce cher bon papa, je ne l'aimais plus du tout ; cela durait jusqu'à ce que fût posé le dernier clou de mon nouvel appartement. Après quoi, je reprenais la vie où je l'avais laissée et m'en trouvais bien. La paix sur ce point durait deux ans au plus. Enfin, sans compter les excursions en province et deux voyages d'outre-mer, intitulés voyages d'agrément, mon cher mari m'a fait déménager dix-huit fois !!! Je vous le dis, c'est un obstacle au bonheur pour les femmes qui n'ont pas l'humeur remuante. Celles-là aiment l'image et puis le cadre aussi : elles se font du tout un ensemble auquel on ne peut toucher sans qu'elles souffrent. Le remède à ce mal, c'est une certaine liberté d'esprit qui rend indépendant des lieux et des objets. On peut arriver à se passer de tout, si l'on retrouve ses pénates en quelque endroit que ce soit. Mais, pour en venir là, il faut voir les choses de haut et accepter les petits événements comme on accepte les grands. Or, c'est beaucoup plus difficile.

» La souffrance élève l'âme, dit-on, et c'est bien vrai, si l'on parle de ces larmes du cœur qui coulent d'une blessure profonde. Plus large est la plaie, plus l'âme se recueille, plus elle se dégage, plus elle monte vers Celui qui seul guérit de tels maux.

» Mais l'âme se sent-elle soulevée dans une atmosphère plus pure par ce qu'on appelle des coups d'épingle ? par ces riens qu'on ose à peine dire à un ami ? par ces maux si petits qu'on ne leur a pas donné de noms. Hélas ! l'âme sent qu'elle souffre et ne peut considérer sans humiliation ce qui la fait souffrir. Ne trouvant pas dans son langage élevé des mots pour se plaindre, elle pleure et s'en va. Les nerfs prennent sa place : ils s'inquiètent, ils s'irritent, ils exagèrent le mal, ils entourent ce pauvre esprit malade et le font progressivement arriver à un état si douloureux, que le corps qui enveloppe cet esprit peut en dépérir ; pauvre compagnon de route qui souffre de ce qui gêne son maître, tout en n'y comprenant rien.

» Quelle n'est pas la supériorité d'un esprit assez large pour embrasser les détails sans leur être assujéti ? c'est une supériorité fort rare. Les hommes font en cela mieux que nous. Savez-vous pourquoi ? Parce que si les épingles piquent trop fort, ils les arrachent ordinairement, ou bien ils prennent leur chapeau et s'en vont ; et ils font bien. Leur plus grand mérite est souvent dans la promptitude de cette manœuvre.... Bon papa dort, ne l'éveillez pas, il gronderait.

» Pour nous, femmes, il faut rester, il faut supporter les maladrances quotidiennes de ce serviteur, fidèle d'ailleurs, et très-précieux à cause de cela. Il faut recevoir cette visite si ennuyeuse que les convenances me feront bientôt chercher encore, absolument comme si elle m'amusait ; il faut donner ce grand dîner, chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût, que des indifférents se partageront en souriant sans plaisir ; il faut sacrifier cette lecture, cette heure de solitude, cette conversation intéressante, et mettre à la place tout ce qui se peut rencontrer de plus fâcheux. Pourquoi ? Parce que l'ordre, les bienséances le veulent



ainsi, que le bien général y est engagé. Je dois fermer les yeux sur telle et telle chose, qui ne fait souffrir que moi et qui enchante ma voisine. Je ferme les yeux, et pendant que je les tiens fermés, je me sens piquée, piquée... Ah! ces épingles! Elles ont fait le tourment de ma vie. Vingt fois je les ai jetées par la fenêtre, et vingt fois j'en ai trouvé d'autres qui piquaient encore mieux. Donc j'en ai pris mon parti, un peu tard, hélas! et me suis décidée à ne plus me révolter. Depuis lors, ces malheureuses épingles piquent toujours, mais beaucoup moins, et quelquefois si peu que j'en ris.

» Enfants, le remède, je vous l'ai dit en passant : j'y reviens. C'est après l'acceptation chrétienne de chaque journée avec sa somme de tracasseries, la distraction. Voilà l'antidote.

» Quand tu avais six ans, mon cher philosophe, tu venais souvent te plaindre à moi d'un petit mal de tête ou de pied; je te répondais toujours : Mon enfant, cela se passera en dinant. Tu t'en allais très-satisfait de la consultation, et souvent le soir tu me disais avec candeur : Bonne maman, cela s'est passé en dinant comme vous l'aviez dit.

» A force de traduire du latin et du grec, tu as compris sans doute ce que je voulais dire. Préoccupé de de ton dîner, des entretiens de famille et des charmes du dessert, tu ne pensais plus à ce mal fort léger; mais, crois-moi, c'est à peine si des versions chinoi-

ses te feraient comprendre le reste! Suis mon conseil, accepte en grand la vie et n'en pèse pas les détails. Ces détails doivent se compter à peu près comme la fermière compte ses œufs : elle les regarde en masse, les touche le moins possible, de peur qu'ils ne se cassent, et pourtant les met dans son panier pour les vendre au marché; or, l'argent qu'elle en retire est fort bon. De même nous pouvons acquérir de grands mérites par ces mille tracas de la vie qui composent des heures et souvent des journées entières. Le tout est de les mettre au panier comme les œufs sans les casser.

» Que de vies abimées pour des riens! que de cerveaux desséchés par la contrainte qu'impose cette lutte éternelle de l'âme contre les infiniment petits. Ces ennemis acharnés n'ont d'autre importance que celle que nous leur donnons. Ils grandissent sous nos regards, ils se soulèvent sous nos larmes, tandis qu'un souffle, un sourire, un mépris les éloigne.

» Enfants, habitez-vous à rire de ce qui vous donne envie de pleurer, quand il ne s'agit pas d'une peine réelle. Je sais bien que bonne maman peut à peine en venir à bout, mais à présent on a tant d'esprit!.. Essayez, du moins; après de longs efforts j'y suis arrivée la semaine dernière, à soixante-huit ans passés! Tâchez d'y être un peu plus tôt... Le sommeil vient, adieu pour ce soir; je vous quitte, mes petits-enfants, soyez bons et dormez bien. »

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

## L'ANE ASTROLOGUE

« A cheval, à cheval, braves seigneurs! Beau cousin d'Orléans, prenez vos épées! Voilà le sanglier en campagne! Lâchez les chiens, au nom du bienheureux saint Hubert! » Ainsi criait le roi Louis XI, chevauchant au milieu de plusieurs seigneurs, et il fit retentir les sons joyeux de son cor dans la forêt, tandis qu'il avait mis son cheval au galop et qu'il poussait la chasse en avant. Tous les cavaliers alors s'enfoncèrent dans les bois, tâchant d'atteindre la meute qui courait après le sanglier. Le roi, trouvant de l'intérêt à la chasse, suivait avec beaucoup d'ardeur la piste de l'animal, lorsqu'il vit arriver un paysan trottant sur son âne. En apercevant le roi, il pressa l'allure lente de sa monture pour l'atteindre :

« Avec votre permission, Sire, dit-il, je conseillerai à Votre Majesté d'interrompre la chasse; un orage s'annonce, des désagréments pourraient lui arriver, ma chaumière, dont vous apercevez d'ici le toit, lui procurera un asile jusqu'à ce qu'elle puisse retourner à son château de Plessis-du-Parc.

— Qui t'enseigne si bien à deviner le temps, gros lourdeau? Crois-tu que Louis de France va ajouter foi aux paroles d'un paysan comme toi? Tu es un bien grand nigaud, pour le persuader que ce que tu dis

est vrai, » répondit un homme de grande taille, d'un âge avancé, portant une longue barbe qui descendait jusque sur sa poitrine; il était magnifiquement vêtu, et portait une large ceinture de cuir sur laquelle étaient représentés les signes du Zodiaque; il était facile de reconnaître le célèbre astrologue du roi, Galeotti, que Louis XI comblait de ses dons, et sans l'avis duquel il n'aurait rien entrepris. Justement, ce jour-là, avant de partir pour la chasse, le roi étant monté à la tour qu'habitait son oracle, le sage lui avait promis un temps magnifique.

« Mon royal frère, continua-t-il en s'adressant au roi, vous savez que je lis avec certitude dans les corps célestes les changements même les plus merveilleux, croyez-moi, continuez cette chasse qui vous amuse, et ne vous inquiétez pas des sottises de ce paysan. »

Le roi pressa alors les flancs de son coursier et disparut avec son astrologue.

Des nuages noirs s'amoncelèrent bientôt dans le ciel, un vent violent se leva, les arbres ployaient, les branches craquaient, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber, tout annonçait un ouragan prochain; en effet, un instant après la pluie tomba à torrents, le vent déchainé brisait tout ce qui se trouvait



sur son passage, les éclairs sillonnaient la nue, l'orage grondait avec fureur. Louis XI et son astrologue sont surpris tout à coup par cette tempête épouvantable, leurs chevaux effrayés galopent au hasard, leurs poils mouillés ruissellent, le roi et son astrologue sont trempés de pluie; enfin ils arrivent, après beaucoup de peine et d'ennuis, devant l'humble chaumière du paysan, qui les recueille.

Dans l'âtre de la cheminée un feu brillant pétillait et invitait le roi à se sécher et à se réchauffer. Alors Louis, maintenant à l'abri, demanda à son hôte :

« Qui donc t'a rendu si savant ? »

Le paysan montre alors son âne, qui était couché

dans une petite étable attendant à la maisonnette.

« Quand il doit pleuvoir, dit-il, ses longues oreilles se dressent, il les secoue avec agitation; de son sabot il frappe le sol avec impatience; il braie souvent et avec force; voilà, Sire, comment je sais que le mauvais temps est proche, et ce qui m'indique que je dois me hâter de retourner chez moi.

— Pâques-Dieu ! s'écria le roi d'un ton railleur en accompagnant ses paroles d'un de ses sourires sarcastiques et en tournant ses yeux noirs et perçants du côté de Galeotti, si les ânes sont si bons astrologues, je croirais volontiers que les astrologues sont des ânes. »

D. BROCFHER.

## ELLE VA PAR-CI, ELLE VA PAR-LA

Qui veut trop amasser court risque bien souvent  
De perdre le peu qu'il possède;  
Pour prouver mon adage, écoutez un moment,  
Le fait suivant me vient en aide :

Un certain jour, ainsi l'histoire nous l'apprend,  
Deux hommes distingués, du moins en apparence,  
Descendent à l'hôtel; le maître, en les voyant,  
Les croit gens d'importance  
Et cigneurs de haut rang.  
Barbe pendante et pommadée,  
Cheveux longs et frisés, regard fier et hautain.  
De ces sortes de gens à la mine fardée,  
Maintenant tout le monde est plein.

Nos deux amis, lassés d'un pénible voyage,  
Et qui, de plus, avaient un appétit de loup,  
Demandent à dîner... ils trouvent le potage  
Et tous les mets fort à leur goût.  
La conversation avec l'hôte s'engage :  
— Vous avez, dit l'un d'eux,  
En affectant d'adoucir son langage,  
Un objet fort curieux,  
Que je désirerais obtenir en partage;  
C'est cette antique horloge. Il faut en convenir,  
Quoique vieille et poudreuse, elle est pourtant coquette.  
Si c'était votre bon plaisir,  
Je voudrais en faire l'emplette  
Dès cet instant...

Un jour, semblable horloge a fait croître ma bourse  
De cent dollars, argent comptant.  
Cela ne se prend pas comme un lièvre à la course,  
Vous pensez bien; le fait en lui-même est plaisant.  
Voyez plutôt : Un riche et gros propriétaire,  
De parier contre moi s'avisait.  
Qu'il redirait pendant une heure entière,  
Suivant du balancier la marche régulière,  
*Elle va par-ci, elle va par-là !*  
Ce n'était pas petite affaire,

Et, vous n'en doutez pas, il lui fallut payer !

Que pensez-vous de l'aventure ?

— Quoi ! vous avez gagné ? demanda l'hôtelier,  
Avec moi, foi de Brown, monsieur, je vous le jure,

Vous eussiez perdu la gageure !

— Voulez-vous essayer ? demande l'inconnu.

— A-sûrement ! reprend l'hôte ingénu.

— Cent dollars ? — Oui, cent dollars ! — Et voilà

Que le gageur, croyant déjà tenir sa proie,

Répète en rayonnant de joie :

*Elle va par-ci, elle va par-là !*

— Mais, pour que le pari soit sûr de part et d'autre,  
Et c'est mon intérêt aussi bien que le vôtre,  
Il nous faut des enjeux !

L'hôte n'était pas homme à se laisser surprendre,

De l'autre main, il lance devant eux

Son port-feuille, sans suspendre

Le mouvement toujours fort régulier.

De balancier.

— Mais, dit notre jeune homme,

A qui faut-il remettre cette somme ?

Votre garçon d'hôtel, que j'aperçois en bas,

Est-il une personne sûre ?

— *Elle va par-ci, elle va par-là !*

Dit l'impassible Brown en marquant la mesure.

.....

Tandis que le gageur, suivant le mouvement,

De la voix et du geste entretient la cadence,

Mes deux rusés Normands s'échappent doucement,

Lui souhaitant tout bas : courage et patience !

Arrive le garçon, qui demeure ébahi, [chêne,

En voyant monsieur Brown, planté comme un grand

Qui balance son bras, le mène et le ramène,

En y joignant toujours le même cri.

Mais, monsieur, lui dit-il, votre état m'inquiète.

Que faites-vous donc là ?

Où donc va votre tête ?

— *Elle va par-ci, elle va par-là !*



Le garçon appelle madame.  
L'épouse monte, et, trouvant son mari  
Dans cet état, ne sait que songer en son âme.  
— Écoute, lui dit-elle, écoute, mon ami,  
La voix de la raison une fois dans ta vie!  
Que peux-tu reprocher à ta pauvre Marie?  
— Elle va par-ci, elle va par-là!

Mais, mon ami, que dis-tu là?  
Tu ne me vois jamais quitter notre demeure!  
Il faut donc que je meure,  
Si tu ne veux sortir de cet étrange état!  
En ce moment la pendule sonna  
Et l'hôte, alors triomphant, s'écria:  
Elle va par-ci, elle va par-là!  
Pour la dernière fois, j'ai gagné ma gageure!  
Mais... où sont donc mes jeunes gens?

— Ils sont, dit le garçon, partis depuis une heure,  
En vous faisant, monsieur, mille remerciements.

Nos deux Normands avaient délogé sans trompette,  
En emportant dans leur cassette  
De l'hôtelier les cent dollars.  
Il vit bien qu'il jouait à de trop fins renards,  
Passés maîtres filous dans l'art de l'imposture.  
Il lance en vain contre eux le reproche et l'injure.  
Sa colère s'épuise en efforts superflus.  
Et Brown voyant alors ses cent dollars perdus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus!

Sombre et rêveur, accablé d'infortune,  
Il peut dire en songeant à sa triste fortune :  
Elle va par-ci, elle va par-là!

ÉMILE DUNEAUX.

## REVUE MUSICALE

Nous croyons être agréable à nos lectrices en soumettant à leur appréciation le remarquable discours de M. l'abbé Moreau, l'un des hommes qui ont le mieux compris en France l'influence de la musique sur l'âme humaine et la nécessité d'encourager les apôtres de l'art, trop souvent méconnus et malheureux.

M. L.

*Allocution aux Artistes musiciens prononcée par M. l'abbé Moreau, vicaire à Saint-Vincent-de-Paul.*

La Musique est par elle-même une expression trop élevée des sentiments de l'âme, sa voix porte trop loin, jusque dans le fond de notre être, pour qu'il soit jamais permis de la considérer comme un art de légère importance au sein d'une société.

Messieurs, la voix humaine inclinée à l'instrument de musique, de tout temps enfanta des miracles. Autrefois, dit-on, elle réunit les hommes en société, bâtit des villes, fonda des nations. Aujourd'hui, à la guerre, elle enivre le soldat de courage; à l'église elle inspire et soutient la prière, et chaque soir, hélas! dans les grandes cités, ne fait-elle pas des milliers d'âmes captives et quelquefois victimes de ses soupirs et de ses langueurs. — Aussi la comparerai-je volontiers, la musique et ses ondulations vibrantes, à ces vagues immenses et sonores, qui suivant le souffle qui les mène, produisent le calme ou la tempête au sein des mers : — Telle est, Messieurs, votre puissance.

C'est pourquoi Dieu permit un jour, pour la meilleure instruction du musicien, que la puissance qui tient le glaive, un roi, se trouvât en présence de la puissance qui tient la lyre, un artiste, en une de ces heures tristes et mauvaises où les rois, comme les autres mortels, succombent sous le poids de leurs faiblesses. C'était Saül, c'était David. Qu'arriva-t-il? Il

arriva que l'artiste, le chanteur, le musicien sut tirer de sa harpe et de son génie des sons si purs, une harmonie si sainte, qu'à sa voix l'âme de Saül se sentit calme et purifiée, comme à la voix de Dieu. La musique chassa le démon, cette fois!

Or, aujourd'hui, les riches seulement, et les grands, et les rois, ne vous demandent pas le secours de votre art pour le bien de leur âme, c'est le peuple tout entier qui vient au-devant de vous. — Aujourd'hui, tout le monde veut chanter, tout le monde surtout veut vous entendre. — Qu'allez-vous nous chanter, et sur quel ton? La question a son importance.

Il n'importe pas que la parole vienne donner un sens précis aux notes de la gamme, — la musique sait parler par elle-même; — tout air est un discours, et quand il est bien fait, il est nécessairement l'harmonie imitative et transparente des pensées, des sentiments, des passions de l'auteur. — Est-ce qu'indépendamment des paroles, vous ne concevez pas une musique religieuse, une musique guerrière, une musique de joie, une musique de larmes! Aussi, quand, en ce siècle, qui tentera tout le bien, peut-être parce qu'il a tenté tout le mal, la pensée est venue à quelques hommes d'adoucir les mœurs du peuple, de le civiliser davantage, au moyen de la musique, en la faisant entrer partout, dans l'atelier, jusque dans l'école du village, la religion ne put trouver rien de mal à cette pensée! Messieurs, c'était la sienne avant qu'elle fût la vôtre. — L'église croit à la musique, comme elle croit à l'éloquence; — plus encore peut-être, car elle chante plus qu'elle ne parle. Est-ce que son culte n'est pas une hymne sans fin? est-ce que les pierres de ses cathédrales ne sont pas disposées de façon à donner à la voix humaine toute son étendue? Ses orgues sont d'immenses réservoirs d'harmonie et ses cloches, des trompettes angéliques. Écoutez, et



recueillez-vous un instant : le vieux bourdon sonne à la cathédrale ! il n'a qu'une voix, il n'a qu'un son, et voilà qu'aussitôt qu'il chante, la cité tout entière est émue ; — il n'a qu'une voix : pour le soldat, c'est un chœur de victoire ; pour le moribond, c'est une prière ; pour les morts, un souvenir. En vérité, il sort de sa vaste poitrine une voix qui dit à tous un discours ineffable de foi, de regret, d'espérance, d'amour ! Ah ! vieux chanteur de l'église cathédrale, c'est assez de ta voix populaire et séculaire pour dire à tous que l'Eglise croit à la musique et à son enseignement.

Seulement, elle se demande si le catéchisme de civilisation qu'il s'agit d'enseigner au peuple, au moyen de la musique, sera autre chose que l'éternel et insipide refrain des sensibilités niaises et des frivoles rêveries ?

Est-ce que je vous déplaît, messieurs, en vous parlant avec cette franchise ? — Je crois, au contraire, être fidèle au devoir de l'assistance que je vous ai promise par ce discours. Il s'agit, en effet, pour moi, de soulager le malheur qui vient tomber trop souvent sur l'artiste musicien, même quand il est jeune, riche d'inspirations, mais surtout à la fin de sa vie. Or, je crois qu'entre les défaillances de l'art, au point de vue religieux, moral, et les épreuves matérielles de l'artiste, indignes de son génie, indignes de sa vocation, il est un rapport douloureux, mais facile à établir. — Je veux prévenir le malheur en allant le chercher dans sa cause principale. — L'artiste n'est pas assez considéré ; ce défaut de considération nuit à sa fortune, à son talent, à sa famille ; il engendre sa pauvreté autant au moins que la prodigalité qu'on lui reproche ! Pourquoi ce défaut de considération ? Pourquoi n'avez-vous pas encore conquis pour votre art cette profonde estime que la religion lui accorde si volontiers ! Pourquoi cette même société, qui se précipite dans vos concerts, ne permet-elle encore qu'avec peine à ses enfants d'entrer dans vos rangs par profession et par état ?

Ah ! messieurs, vous le dirai-je ? c'est que vous l'amusez beaucoup, mais, en vérité, votre art ne l'édifie pas assez ; — elle ne le prend pas assez au sérieux. — à qui la faute ? Quoi ? Messieurs, n'êtes-vous pas des révélateurs ? n'êtes-vous pas des prophètes ? Est-ce que cette musique n'est pas un souvenir ou bien une prophétie d'une autre terre, d'un autre ciel, d'une autre vie ! Evidemment, la musique vient de là-haut. — Ah ! ne descendez pas ! restez donc fermes sur le trépied des grandes inspirations. — Soyez des voix d'en haut, révélateurs que vous êtes, prophètes que vous êtes, musiciens que vous êtes : l'honneur, l'estime ne vous manqueront pas ! Elevez-vous, nous vous élèverons. Grandissez-vous, nous vous porterons jusqu'aux cieux ! Amusez-vous encore, mais ne nous corrompez pas ! Allez droit à la conscience par des

chants où la patrie, la religion, la famille, soient dignement célébrées. La patrie, la religion, la famille, la conscience en un mot, voilà qui distribue l'estime, et, en définitive, fait les positions. — En tout cas, la conscience paye ses dettes ! la jouissance presque jamais. — De là, il faut en convenir, comme d'une source empoisonnée, la misère, la faim pour l'artiste : — il s'est mis très-volontiers aux gages de la sensualité. — Ah ! je vous le demande, que sont-ils devenus ces visages charman's, ces voix mélodieuses et enchanteresses, ces gestes superbes ? Que sont-ils devenus, ces artistes que l'enthousiasme saluait, rappelait avec des salves d'applaudissements ? Je vous le demande, car c'est à cause d'eux surtout que j'ai parlé d'art et de musique dans cette chaire où trône l'Evangile !

Hélas ! la voix s'est cassée, le visage flétri, les gestes tombés, et l'oubli descendu sur eux comme la poussière descend sur l'instrument dont le temps a brisé les cordes.

Messieurs, il n'y a plus que vous et leur association prévoyante qui vous souveniez d'eux : ne leur faites pas payer trop cher leur généreuse insouciance ; quelquefois on leur en fait un crime ; à tout prendre, cette insouciance est un assez beau trait dans le caractère général de la vie de l'artiste. — Que voulez-vous ?... tenant par leur talent et la nature de leur génie à un monde plus noble que celui-ci, il est tout naturel qu'ils se soient montrés assez prodiges de cet argent dont le culte a pour premier effet de tuer l'âme : — Ils n'ont donc pas calculé, ils n'ont pas joué à la Bourse ; ils n'ont rien compris à vos spéculations ; ce n'était pas leur affaire ; ils croyaient, ils espéraient, ils chantaient !... Ah ! ne calculez pas avec eux... — Peut-être ont-ils eu le tort de se préoccuper plutôt de votre plaisir que du bien réel qu'ils auraient pu vous faire ? Mais cette faute, c'est vous qui l'avez commise avant eux : ils voulaient vous plaire ! et en vérité, comment plaire à une société aussi peu profonde que la nôtre, en matière de sensibilité, autrement que par la romance légère ou par ces bagatelles d'une musique sans caractère ! Sans doute, chrétiens, j'ai fait ressortir entre la religion et l'art de la musique, parmi nous, un antagonisme malheureux, mais tout antagonisme cesse en présence de l'adversité !

Donc, en ce moment, vous tous, qui que vous soyez, faites comme la religion... ne vous rappelez que cette parole du Seigneur, dans laquelle il nous dit « qu'il » veille par la charité de sa Providence aussi bien » sur l'oi-eau qui chante que sur la fleur qui s'épa- » nouit au soleil. » L'artiste chante ! Comme l'oiseau des bois, il est sans prévoyance, et comme la fleur des champs, il est sans résistance aux jours où le malheur vient à fondre sur lui : Soyez à votre tour, mes Frères, au nom de l'Evangile, la Providence du pauvre musicien !





## Economie Domestique

### CONSERVE DE PETITS POIS.

1<sup>re</sup> méthode. — Assaisonnez et faites cuire vos petits pois comme si vous alliez les manger immédiatement; ajoutez 50 grammes de sucre pilé par litre de petits pois; mettez-les dans des bouteilles à large encolure (ne remplissez pas trop), bouchez-les avec le plus grand soin, ficelés les bouchons. Placez les bouteilles debout et entourées de foin dans un chaudron plein d'eau froide; l'eau doit arriver jusqu'aux bouchons. Placez le chaudron sur le feu, faites bouillir une heure, laissez refroidir à moitié; retirez les bouteilles, couvrez les bouchons de goudron, et lorsqu'elles sont froides, places-les, couchées, dans un lieu frais. On peut traiter de même les haricots verts et les pointes d'asperges.

2<sup>e</sup> méthode. — Mettez dans une bassine, sur un feu modéré, les petits pois avec 60 grammes de sucre pilé par litre de pois; tournez jusqu'à ce que le sucre soit absorbé; étendez les pois sur une feuille de papier d'of-

fice, placez ce papier sur une claie à l'entrée d'un four peu chauffé. Lorsque les pois sont desséchés sans être torréfiés, enfermez-les dans des sacs de papier et conservez-les en lieu sec.

Pour faire cuire ces pois, on les fait tremper dans de l'eau chaude pendant une couple d'heures, et on les assaisonne comme de coutume.

### SAUCE VICTORIA POUR LE POISSON.

Mettez dans une casserole 125 grammes de beurre frais, quatre jaunes d'œufs crus et bien frais, trois cuillerées à café de vinaigre à l'estragon, un peu de muscade râpée; placez la casserole dans un bain-marie sur le feu, remuez continuellement avec une cuiller de bois, ajoutez encore quelques petits morceaux de beurre, et lorsque la sauce est épaisse et lisse, servez-la avec le poisson bouilli. Si l'on aime les saveurs fortes, on peut y ajouter une petite cuiller de vinaigre, de piment et un peu de soya.

## Correspondance

### COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE VIII. — 1<sup>er</sup> 2, Parure *châle* — 3 *Coralie* — 4, Entre-deux — 5, J. B. — 6, Entre-deux — 7, S. E. H. — 8, E. B., avec couronne — 9, Dessus d'ombrelle — 10, E. M. enlacés dans un écusson — 11 et 12, Entre-deux — 13, *Armande* — 14, L. B. enlacés — 15, O. P. — 16, Mouchoir de jeune fille — 17 et 18, Parure parisienne — 19, E. L. — 20, *Lucie* — 21, Mouchoir élégant — 22, O. S. — 23, A. F. enlacés.

### COTÉ DES PATRONS.

24, *Angèle* — 25, *Eudoxie* — 26, *Léa* — 27 à 29, Capuche d'enfant — 30 à 32, Capuche de poupée — 33, Croquis de la capuche — 34 à 36, Col et manchette pour petit garçon — 37 et 38, Bretelle pour robe de poupée — 39 à 41, Petite corbeille — 42 à 46, Fleurs en plumes, jasmin — 47 à 51, Peignoir — 52 à 55, Paletot casaque — 56, Tapisserie — 57, Rosace au crochet — 58 et 59, Dentelles au crochet — 60 à 62, Fichu de jeune fille.

### Jeanne à Florence.

Ah! chère Florence, que j'ai l'âme contente de penser que dans quelques jours je vais te revoir et passer auprès de toi tout un mois!

Cette riante perspective me préoccupe si fort que

je ne puis songer à autre chose, et ne sais vraiment s'il me sera possible de remplir ma tâche habituelle et de te faire le compte rendu des événements du mois.



Essayons toujours.

*Paris n'est plus Paris*, expression consacrée et employée par tous les chroniqueurs qui veulent, d'un mot, peindre la situation de la capitale.

Cela veut dire tout simplement que la saison des voyages est vraiment arrivée, et que celui-là doit se hâter qui veut, cette année, voir le soleil se lever sur le Rigi ou se coucher dans l'Océan.

Aussi quel mouvement dans les gares de chemin de fer ! quelle cohue au bazar de voyage ! Rien n'égale l'impatience des collégiens studieux qu'un doux espoir retient encore. Depuis huit jours, au moins, leur valise est faite, leur bâton ferré tout prêt, et même aussi leurs provisions de bouche, ce qui me porte à croire qu'ils projettent un voyage au long cours.

C'est le moment où l'amour de la géographie se réveille universellement avec une violence telle, que les guides de Jeanne sont les seuls livres dont on se permette la lecture. On s'arrache les itinéraires de Suisse et de Belgique, et la foule stationne devant les cartes des chemins de fer, tandis que les affiches de théâtre n'obtiennent pas un regard.

C'était bien la peine de concevoir et de réaliser l'ingénieuse idée de transformer une salle de spectacle en un beau jardin anglais, avec gazons, eaux jaillissantes et fleurs embaumées, oasis où l'on a la liberté de se promener pendant la durée de l'entracte !

Pour mépriser une attention si délicate et passer indifférent devant ce lieu de délices, il faut être bien ingrat !

Mais il faut complètement manquer de savoir-vivre pour agir d'une façon aussi bourgeoise que vient de le faire une nouvelle comète.

Croirais-tu que cette comète mal apprise, qui, bien sûr, arrive d'un pays sauvage, est apparue soudain sans avoir pris seulement la peine de se faire annoncer ? Tu comprends, Florence, les conséquences graves d'un pareil manque de procédés ; le monde ignorant, qui se promène la tête vide, le nez au vent, l'a vu, de son œil nu, avant le monde savant, qui n'a l'habitude de regarder qu'à travers un télescope.

Il en résulte que la comète en question demeurera sans nom, faute de parrain. Elle en doit être bien marrie ! C'eût été pour elle un si grand honneur de rivaliser avec les filleules de Donati, de Halley ou de Biéla !

Si j'étais moins pressée d'arriver à une nouvelle qui te fera grand plaisir, je te dirais deux mots du jardin d'acclimatation du bois de Boulogne et des raretés, bêtes et plantes, dont on a su l'enrichir.

Je te parlerais des grands travaux dont l'édilité parisienne poursuit l'achèvement avec un zèle digne d'éloges, et je dresserais la liste nécrologique de toutes ces vieilles maisons historiques respectées par le temps, et qui disparaissent en une heure, celle de Racine et tant d'autres que tu ne trouves plus.

Mais console-toi : à la place de ces allées étroites et obscures, tu verras de beaux vestibules, peints à fresques. Les modestes chambres où tant de belles intelligences ont travaillé et pensé sont jetées au vent ; mais à leur place s'élèvent des appartements dorés où vivront des millionnaires.

N'es-tu pas satisfaite de la compensation ?

Donc, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, et

pour que tu puisses l'apprécier à sa juste valeur, je fais appel à tes souvenirs, à ton expérience, et te prie de récapituler les accidents et désastres dont nous avons été tant de fois victimes, et auxquels, chaque jour, nous exposait fatalement l'emploi d'une plume trempée dans l'encre.

L'encre ! cette hôte noire des maîtres et maîtresses de pension, des mères de famille soigneuses et des jeunes filles propres, telles que Florence et Jeanne.

L'encre ! cette noire ennemie des robes neuves, des manches toutes fraîches, des pantalons blancs et des belles mains.

Que de pleurs répandus par sa faute, de soupirs exhalés et de malédictions prononcées !

En vain le vinaigre, le grattoir et la sandaraque essayaient de remédier à tant de maux : une tache ou un trou, telle était la triste alternative.

Aujourd'hui, grâce à M. Ballande, l'encre ne tache plus, et l'on peut impunément répandre un encrier sur ses manches de mousseline.

C'était si simple de faire pour l'encre ce que nous nous rappelons, il y a peu de temps, qu'avaient fait pour la foudre et pour la pluie Franklin et M. Otto : la foudre ne doit atteindre que le paratonnerre, la pluie ne tomber que sur les campagnes, et l'encre, désormais, ne sera noire que sur le papier, voilà tout. C'est bien la vérité que je te dis-là, Florence ; et, pour donner plus de poids à mon affirmation, je t'envoie un flacon de l'encre blanche de M. Ballande, et une ramette du papier dont tu dois te servir.

Sur tout autre, tu ne saurais tracer de caractères avec la nouvelle encre ; sur celui-là, elle se colore et devient du plus beau noir.

Ce papier, d'ailleurs, papier à lettre ou papier écolier, n'est pas plus cher que celui sur lequel nous avons écrit jusqu'ici. (3 fr. le flacon d'encre, la ramette et les enveloppes. — 90, rue de Rivoli.)

Aussi nous ne doutons pas qu'il ne soit adopté sans retard dans les collèges et maisons d'éducation ; en un mot, par la classe si nombreuse des écrivains ; pardon de ce néologisme dont je ne suis pas l'auteur, et que j'ai cru tombé dans le domaine public.

Veux-tu, chère amie, me prêter encore une minute d'attention ? Oui ; hé bien, transporte-toi en esprit, en attendant que tu le fasses en personne, rue du Faubourg-Montmartre, 6, et entre avec moi dans la maison américaine où fonctionnent, tout le jour, des machines à coudre si perfectionnées que c'est plaisir de s'en servir.

Ourlets, surjets, piqués, tout se fait avec une promptitude merveilleuse et une perfection que les plus habiles mains atteignent difficilement.

Robes d'enfant entièrement plissées, couvre-pieds piqués de la façon la plus élégante, confections et paletots admirablement cousus, zouaves soutachés avec la plus grande régularité : telles sont les œuvres de ces petites machines, qui ne font pas moins d'un mètre de besogne en cinq minutes.

Montées sur des tables plus ou moins élégantes, elles peuvent trouver place aussi bien dans un boudoir que dans une salle de travail.

J'ai remarqué celle qu'avait commandée la nièce du vice-roi d'Égypte, et qui revêtait la forme d'un buffet de salon, en ébène, avec incrustations ; la partie supérieure était recouverte par une jardinière s'élevant à volonté.



Toute mon ambition serait d'acquiescer un jour l'une de ces merveilles; si nous unissions nos économies, nous pourrions peut-être arriver à posséder en commun cette machine précieuse, qui nous permettrait de confectionner nous-mêmes notre trousseau.

En attendant la réalisation de ce beau projet, je m'applique plus que jamais à mes travaux de couture, afin qu'il ne soit pas dit qu'une créature intelligente ne puisse égaler en adresse une simple machine.

Maintenant, ma Florence, j'ai tenu ma promesse envers toi, envers nos amies, laisse-moi donc penser à mon aise à ces chères vacances si désirées, et rêver au jour prochain qui nous réunira.

#### COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, *Parure châle*, destinée comme celle de mai (n° 12), aux robes demi-ouvertes. Plumetis, point de sable et feston.

3, *Coralie*, anglaise, plumetis.

4, *Entre-deux*, broderie anglaise ou plumetis.

5, *J. B.*, anglaise fleurie, plumetis.

6, *Entre-deux*, broderie anglaise ou plumetis.

7, *S. E. H.*, anglaise, plumetis.

8, *E. B.*, gothique, avec couronne, plumetis.

9, Dessus d'ombrelle à broder, en application de batiste, sur tulle d'Alençon, ou bien sur mousseline, au feston léger. On pourrait également l'exécuter au point de chaînette, sur tulle.

La bordure seule serait convenable pour bandes en application, dont on se servirait pour garnir soit des manches, soit un bonnet ou un fichu.

10, *E. M.* enlacés, anglaise et romaine, avec écusson, plumetis et feston.

11, *Entre-deux*, feston.

12, *Entre-deux*, plumetis ou feston léger.

Ce dessin peut servir pour manches de mousseline. On répète alors l'entre-deux, laissant un intervalle égal à sa largeur et contrariant les motifs, c'est-à-dire qu'on place les feuilles en regard des pois, et les pois en regard des feuilles.

13, *Armande*, petite anglaise, plumetis.

14, *L. B.* enlacés, anglaise et romaine, feston et plumetis.

15, *O. P.*, fantaisie, plumetis.

16, Mouchoir de jeune fille, plumetis, point de sable et feston.

17 et 18, *Parure parisienne* à broder sur mousseline. Un cordonnet fin indique les quadrillés; les pois, au plumetis, sont également entourés d'un cordonnet très-fin.

Ce dessin produit le plus charmant effet.

19, *E. L.*, Fantaisie, plumetis et point de sable.

20, *Lucie*, romaine fleurie, plumetis et point de sable, ou bien broderie à la minute.

21, Mouchoir élégant, plumetis, ou feston léger.

22, *O. S.*, gothique, plumetis.

23, *A. F.* enlacés, anglaise fleurie, plumetis.

#### COTÉ DES PATRONS.

24, *Angèle*, anglaise, plumetis.

25, *Eudoxie*, anglaise, plumetis.

26, *Léa*, anglaise, plumetis.

27 à 29, Capuche d'enfant qu'on peut broder sur

piqué en soutache blanche, ou bien en soutache noire sur de la flanelle bleue ou rouge.

Cette capuche, à laquelle il est facile de donner de plus grandes proportions, se compose de trois parties : 1° le devant avec son bavolet (n° 27); 2° la garniture (n° 28), qui s'applique sur le devant, auquel on la réunit par un surjet, ainsi qu'on le voit au n° 33; 3° le fond (n° 29), qui se réunit au bavolet et au devant.

Le bavolet et la garniture du devant se bordent, à cheval, d'un lacet de coton, d'un ruban ou d'un velours.

30 à 32, Capuche de poupée. Celle-ci est un diminutif de la première, et se fait de la même façon.

33, Croquis de la capuche.

34 à 36, Col et manchette pour petit garçon.

Le col, qui se taille double, en toile ou en percale de couleur, à semé, est piqué tout autour et monté sur un col de jaconas double, un peu plus bas que celui-ci, mais plus long, de façon à pouvoir mettre d'un côté un bouton et de l'autre la boutonnrière, comme l'indique le n° 36.

On entre le col de jaconas dans la blouse, sur le bord de laquelle on peut le fixer par une épingle. Ce qui rend inutile le fichu, si incommode l'été.

La manchette est pareille au col, avec un ou deux rangs de piqûres tout autour.

37 et 38, Bretelle pour robe de poupée. Madame Herbillon fait beaucoup de ces bretelles, qui se placent sur la chemisette dont nous avons donné le patron sur la planche de mai (du n° 76 au n° 81), et qui simplifient considérablement les toilettes d'été de miss Lily.

Au lieu de faire un corsage pareil à la jupe, on se contente de tailler une bande de même étoffe dont le n° 37 donne le patron; puis une autre de même largeur, mais longue de 66 centimètres; on fronce cette dernière de chaque côté pour former un bouillon; on fixe ce bouillon sur la bretelle n° 37, et de chaque côté on coud une garniture ourlée, ou bordée d'une petite dentelle. Cette garniture est haute d'un centimètre.

On fait de la même manière deux bretelles, dont on réunit, par un surjet, les bouts taillés en pointes (au-dessus du chiffre 37). Cette pointe se met dans le dos, et les deux autres bouts de la bretelle croisent devant, comme on le voit au n° 38.

La pointe du devant et celle du dos se cousent à la ceinture de la jupe, ou s'attachent à cette ceinture à l'aide d'une petite agrafe.

Sur des robes blanches, la bretelle peut se faire en tulle.

Pour petite fille, cette bretelle est également d'un très-joli effet.

39 à 41, PETITE CORBEILLE brodée sur écorce. Nous donnons cette corbeille comme un échantillon des objets d'écorce dont nous parlons le mois dernier. On peut l'imiter en l'exécutant en taffetas, en drap, en velours ou en satin.

Après avoir taillé le fond n° 39 et les six côtés sur le modèle n° 40, on brode les motifs en cordonnet de couleur, soit au point de chaînette, soit au passé.

Les fleurs sont rouges, bleues, jaunes, et les feuilles d'un vert nuancé.

Quand la broderie est terminée, on taille successivement les mêmes parties en carton, puis en taffetas; on place le carton entre l'étoffe brodée et celle dont



on veut se servir comme doublure, et on réunit par un surjet le dessus et le dessous.

Sur ce surjet, on peut coudre un fil d'or ou une soutache.

Cette corbeille sert à mettre des cartes de visite, ou bien le dé, le fil et les ciseaux.

On peut l'établir sur une bien plus grande échelle.

#### 41. CROQUIS DE LA PETITE CORBEILLE.

42 à 46. FLEURS EN PLUMES. — Nous croyons le moment favorable pour indiquer à nos amies ce joli travail pour lequel, avec une bobine de laiton et une de soie verte, il ne faut d'autres matériaux que les plumes des pigeons de leur basse-cour et quelques autres, qu'elles trouveront bien moyen de recueillir dans la cage d'une perruche ou d'un perroquet.

Avec les plumes de pigeon, elles feront de jolies fleurs blanches, légères, délicates, et qui ne sauraient se flétrir; pour le feuillage, elles se serviront des plumes vertes des perruches.

Commençons par la fleur du jasmin, choisissez une vingtaine de petites plumes blanches (de pigeon) à peu près comme celle du n° 42, et que vous prendrez sur les ailes de l'oiseau.

Arrachez le duvet du bas et taillez les bords, avec des ciseaux fins, de manière à donner à la plume la forme qu'elle revêt au n° 43.

Coupez une tige de laiton longue de cinq centimètres; sur le haut de cette tige, attachez trois ou quatre brins de fil fin qui simuleront les étamines; puis, avec une aiguillée de soie verte (soie plate), attachez cinq des plumes blanches que vous venez de tailler, et qui forment les cinq pétales de la fleur du jasmin (n° 45).

A un centimètre au-dessous de la fleur, attachez, avec la même soie verte que vous n'avez pas encore cassée, cinq ou six barbes arrachées à une plume verte (de perruche ou de perroquet) et continuez de recouvrir le laiton de soie verte.

Pour les feuilles, on fait subir aux plumes la même préparation, arrachant le duvet du bas et taillant les bords; avec cette différence toutefois que, pour la fleur du jasmin, les bords sont unis, tandis qu'ils doivent être dentelés pour les feuilles, ainsi qu'on le voit au n° 44.

Les feuilles, ainsi découpées, se montent par cinq, sur un laiton, comme on le voit au numéro 46.

Le jasmin en plumes fait de jolies coiffures, peut se placer dans un dessous de chapeau, etc.

Nous engageons celles de nos amies que séduirait ce travail à faire provision pour le mois prochain de plumes de cygne, de pintade ou de paon. Nous leur apprendrons à s'en servir.

Pour aujourd'hui, nous ajouterons seulement qu'avec les plumes de pigeon que nous avons employées pour le jasmin, on peut faire de belles marguerites qui trouveront place sur nos chapeaux.

Il suffit de tailler les plumes sur le modèle n° 42, de manière que les pétales aient beaucoup plus de longueur que de largeur.

On se procure ensuite des cœurs de marguerites, qui se vendent à la douzaine chez toutes les fleuristes, et on fixe douze ou quatorze plumes autour du cœur les attachant, comme tout à l'heure, avec de la soie verte.

La marguerite a cet avantage, qu'elle peut se passer de feuillage et se monter en touffes ou en guirlandes. Sur un chapeau de paille de riz, ou sur une

capote de tulle, placez un bouquet de vos marguerites des champs, et vous serez ravie du charmant effet que produisent ces fleurs si légères et d'un blanc si pur.

47 à 51. PEIGNOIR RÉDUIT AU DIXIÈME. — Ce peignoir, dont nous parlions à l'article *modes* du mois dernier, se compose d'une jupe et de la tunique dont nous donnons le patron.

Le n° 47 est le devant.

Le n° 49, le plastron du devant.

Le n° 48, le dos.

Le n° 50, les manches.

51, CROQUIS DU PEIGNOIR.

Ainsi que nous l'avons dit, on peut, à cette tunique, ajouter un volant avec tête et serrer la taille par une ceinture à longs bouts.

Ce déshabillé se fait en mousseline imprimée, en jaconas ou en toile de Vichy.

52 à 55. — PALETOT-CASIQUE. — Ce vêtement participe en effet du paletot et de la casaque, avec cette différence qu'il est moins ajusté que la casaque et infiniment plus gracieux que le *disgracieux* paletot.

Il se fait en taffetas ou en drap léger.

Le n° 52 est le devant.

Le n° 53, le dos.

Le n° 54, les manches.

Le n° 55, le croquis du pardessus.

Nous recommandons particulièrement à l'attention de nos amies la manche n° 54, qui est à coude, quoique sans couture. La partie A B, piquée et garnie de boutons, se rejette sur la partie marquée des mêmes lettres; cette manche se fait également pour robe.

56, TAPISSERIE pour sac, dessous de lampe, petite chaise etc.

Les quatre motifs de ce dessin de madame Legras sont charmants et peuvent être exécutés en laine ou en soie d'Alger.

57, ROSACE au crochet, on commence par le milieu.

Voir la planche bleue pour la réunion des rosaces.

58 et 59. DENTELLES au crochet

60 à 62. FICHU DE JEUNE FILLE, en mousseline ou en organdi.

61. Dos.

62. Devant.

63. Croquis du fichu orné d'un bouillon et d'une garniture.

Une des garnitures que nous trouvons les plus jolies se compose d'un volant de 8 à 10 centimètres avec tête retenue par un velours noir étroit, volant entièrement plissé, qui peut être ourlé ou bien bordé d'une petite guipure ou d'une valenciennes.

#### MODES.

Mes chères enfants, vous me plaindriez sincèrement, considérant ma tâche comme impossible, si je vous donnais connaissance de toutes les demandes qui me sont adressées, de tous les désirs qui me sont exprimés.

C'est que les goûts sont bien loin d'être les mêmes; ce qui plaît à quelques-unes d'entre vous déplaît fort à toutes les autres; celles-ci adoptent avec enthousiasme tel vêtement que celles-là rejettent comme étant fort disgracieux; témoin ce *paletot* qui a la prétention, peu fondée, de détrôner la basquine, si regrettée de la plupart des jeunes filles.



Le conseil que je crois donc à propos de vous donner aujourd'hui est celui-ci : Préoccupez-vous plus de ce qui vous sied que de ce que l'on porte, c'est là le secret de la femme élégante. Avez-vous une taille qui ne vous permette pas d'endosser le paletot? gardez la basquine. Je vous assure que vous serez infiniment moins ridicule avec un vêtement gracieux, quelque légèrement suranné qu'il puisse être, qu'avec une nouveauté évidemment créée pour une autre tournure que la vôtre. Si l'une de vos robes va très-bien, prenez-en le patron et faites toutes les autres robes, négligées ou habillées, de la même façon, à ceinture ou à pointes. La variété n'est pas du tout indispensable pour des toilettes de jeunes filles, qui doivent, avant tout, être simples et s'accorder au soin de leur parure que le moins de temps possible. Or, il en faut beaucoup si l'on veut, en esclave, suivre tous les caprices de la fantaisie. Toutefois, comme la simplicité n'exclut pas la grâce, je vous autorise, si vos mères vous le permettent, à ajouter à vos corsages, que nous ferons plats, ronds ou à pointes, quelques ornements en ruban ou en passementerie.

Vous en trouverez de charmants à la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, où nous avons remarqué un choix varié d'ornements en point d'Espagne, plus solide que la guipure, et infiniment plus léger que la passementerie.

Et d'abord je vous recommande la *suissesse*, espèce de bretelle avec brandebourgs croisant devant, qui se place indifféremment sur toutes les robes auxquelles elle prête un charmant cachet.

Le *parement*, également en point d'Espagne, qu'on pose sur les manches.

Une *garniture*, qui encadre les poches et suffit, à elle toute seule, pour enrichir la robe la plus simple.

Enfin des ceintures à longs bouts terminés par des glands.

Nous vous recommandons surtout, pour les robes légères en grenadine, gaze de soie, barège ou mousseline, les ceintures en taffetas, terminées par un quadrillé en pointe orné d'effilés, comme celle de notre gravure du mois.

MM. Ransons et Yves emploient pour ces ceintures un ruban de taffetas très-large (n° 120) d'une qualité supérieure, uni, ou à dispositions, quelques-uns écossais, d'autres pompador, ou avec *quilles à l'impératrice*.

On appelle ainsi des motifs, guirlandes de fleurs ou de fruits, qui, larges dans le bas de la ceinture, vont en diminuant jusqu'au corsage. C'est très-élégant.

Enfin les ceintures les plus riches se brodent au passé. Nous en avons vu une en taffetas noir avec guirlande de coquelicots; une autre fond blanc avec touffes de bluets; toutes deux produisent, sur une robe blanche tout unie, le plus charmant effet. Pour babies, je préfère le taffetas uni, bleu pour petite fille, ponceau pour petit garçon.

Les rubans, pour chapeaux, sont en harmonie avec les ceintures, soit brodés au passé, soit ornés de quadrillés avec franges.

Nous avons remarqué une toilette aussi simple que distinguée : robe de mousseline blanche, jupe à un seul grand volant dans le bas, ceinture de taffetas mauve avec quadrillé et franges. Chapeau de paille

de riz avec écharpe pareille à la ceinture. Châle de mousseine.

Les filets, en soie ou en petits lacets à la reine, sont ornés d'un nœud de taffetas terminé de la même façon.

A propos de ces filets, qui sont devenus la coiffure de toutes les jeunes filles, et que les jeunes femmes elles-mêmes se hâtent d'adopter, tant ils sont commodes, nous vous signalons la nouvelle coiffure qui est une spécialité de la *Ville de Lyon*.

C'est tout simplement un rond de dentelle noire, froncé tout autour par un caoutchouc qu'on recouvre d'une petite barbe de dentelle, se nouant sur le sommet de la tête.

C'est, vous le voyez, le bonnet Charlotte Corday très-simplifié.

Nous avons, avec détails, parlé *chapeaux* le mois dernier, et nous nous contenterons cette fois de vous signaler quelques modèles charmants de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne.

Un chapeau de tulle malines orné d'une torsade de tulle qui tourne autour du rond, et se termine par un long nœud de taffetas noir, au milieu duquel est posé un petit bouquet de boutons de roses.

En général, pour les chapeaux habillés, mademoiselle Tarot supprime les brides de taffetas et les remplace par de longues barbes de tulle malines entourées d'une petite blonde, et qui se nouent légèrement sous le menton.

Chapeau de paille de riz — nœud de lilas blanc sur le sommet de la passe — bavolet de tulle blanc, recouvert de blonde — dessous, un cordon de lilas blanc.

Chapeau Louis XV en paille d'Italie. — Calotte ronde, bords baissés. — Une torsade de ruban noir tourne autour de la tête et se termine devant par un nœud bien pincé d'où s'échappe un héron mais à tête noire.

Le même chapeau orné d'une longue plume d'autruche noire, avec trois petites têtes de plumes ponceau ou cerise; le tout retenu par un nœud de ruban noir. Dessous, est posée, très en arrière, une autre plume noire.

Les plumes de faisan et de paon ont, cet été, un grand succès pour les chapeaux de voyage.

Pour petites filles, nous avons déjà parlé des chapeaux amazone; ajoutons la capote de taffetas à fond mou, avec touffe de boutons de roses sur le sommet de la passe.

Pour ces demoiselles, nous avons vu dans la maison Leclerc, passage de l'Opéra, une petite robe de barège grisaille, dont le devant, plat, formait tablier, tandis que tout autour de la jupe étaient cinq petits volants bordés de taffetas groseille.

Une autre petite robe, forme anglaise, pour enfant de trois à quatre ans, en piqué fond blanc, moucheté de bleu; jupe à gros plis crevés, ornée dans le bas d'une dizaine de rangs de soutache de laine bleue. Le corsage plat et décolleté, était garni d'une berthe également ornée de soutache. — De chaque côté du corsage, deux petits goussets ou poches, comme aux gilets d'homme.

Pour petits garçons, blouses ou vestes de toile de lin, de nankin ou de piqué.

Chapeau *gloucester* en paille anglaise, noire, mouche-



tée de maïs, bordé d'un large biais de velours bleu, avec bouquet de plumes bleues sur le devant.

Nous parlions le mois dernier d'une heureuse disposition pour robe de foulard ou de barège. Nous en avons vu une autre chez Gagein qui est vraiment charmante pour étoffe légère, mousseline ou gaze :

La jupe, qui se compose de trois volants cousus l'un au-dessus de l'autre est, de cette façon, beaucoup plus ample dans le bas que dans le haut. Entre les volants, ou plutôt sur la couture qui les réunit, est un bouillon de même étoffe de huit à dix centimètres, avec tête en haut et en bas, tête au bas de laquelle est placée une toute petite bande de taffetas de couleur, découpée et légèrement froncée.

Le corsage est plat, rond, décolleté, et boutonnant devant; on y ajoute un fichu Marie-Antoinette garni de bouillons et de taffetas découpé.

La robe que nous avons vue garnie de cette façon était en mousseline de soie, quadrillée mauve et blanc. La bande était en taffetas mauve. Nous n'avons jamais rien vu de plus frais, de plus élégant, de plus léger.

En mousseline blanche, en organdi ou en tarlatane, rien n'est plus joli, ni plus économique, puisqu'on peut utiliser ainsi les robes devenues trop courtes et qu'il devient facile de rallonger.

Deux mots maintenant sur les ombrelles et tout cas.

L'ombrelle la plus élégante continue d'être la marquise, en moire blanche ou mauve, recouverte de dentelle noire.

Mais cet été, on fait beaucoup d'ombrelles à manches droites, en moire de couleur doublée de blanc, ou en moire blanche doublée de couleur. Ces ombrelles sont la nouveauté.

Pour les voyages et la campagne, l'ombrelle en toile écrue, doublée de bleu ou de vert, est d'un excellent usage.

Quant à l'en-tout-cas, en taffetas gros vert ou marron, il sera désormais indispensable à la Parisienne, qui commence à le porter, même en toilette. Aussi gagne-t-il de plus en plus en légèreté et en élégance.

Aux gros bambous employés jusqu'à ce jour, M. Vaudran, 46, passage Choiseul, substitue des joncs légers, qui se travaillent parfaitement et qu'il termine par une petite pomme en cornaline, avec ou sans incrustation.

N'oublions pas une nouveauté, la ceinture de tissu métallique très-seyante sur toutes les robes, inaltérable, et qui s'adapte parfaitement aux boucles byzantines de Gueyton (10, rue d'Alger), dont nous parlions dans notre numéro de juin; nos amis trouveront la ceinture métallique passage des Panoramas, n° 44.

Le gant de Suède est toujours le grand d'été par excellence, le seul adopté par les femmes distinguées. Il se porte à deux, trois ou même quatre boutons. Celui de la Ville de Lyon connu sous le nom de gant Josephine, est le plus parfait que nous connaissions; la coupe en est si charmante, qu'elle donne de la grâce et de la souplesse à la main la moins aristocratique.

Pour voyages et pour cheval, le gant *crispin* est le plus convenable.

## EXPLICATION DE LA PLANCHE BLEUE.

(Filet et crochet.)

1, SEMÉ pour rideaux, couvre-pieds, housses, coussins, etc., au crochet ou au filet repris. Exécuté en tapisserie, il peut servir pour meubles, tapis de voiture, etc.

2, PELOTE au crochet ou filet repris. On peut, ainsi que nous l'avons expliqué en février, p. 61, se servir de ce carré pour dessus de lit, dessus d'écrin, nappes d'autel ou garniture d'une toilette d'usage. On alterne alors les carrés de filet avec d'autres de même grandeur, en jacquas brodés au pilet ou en broderie anglaise, travail qui imite les anciennes guipures.

3, BORDURE DE RIDEAUX ET DE COUVRE-PIEDS. Crochet en filet repris.

4, TABOURET DE PIANO exécuté en fil au crochet, ou au filet repris; il servira de housse au tabouret et se garnira d'une frange ou de la bordure n° 3. — Si le fond est au filet, on fera la frange en prenant une navette large de trois ou quatre centimètres et on fera plusieurs points dans chaque maille. — Si l'est au crochet, on taillera des bouts de fil d'une longueur double de celle qu'on veut donner à la frange, et pour cela nous indiquerons un moyen bien simple : dévidez votre échveau de fil ou de coton, et à mesure que vous le dévidez, enroulez-le autour d'un livre de moyenne grandeur (n° 12). Quand tout l'échveau est enroulé autour du livre, coupez le fil dans toute la longueur du volume, vous avez des brins de longueur égale. Prenez ensuite un, deux ou trois brins, selon que vous voulez une frange plus ou moins garnie. Posez le milieu du brin de fil sur votre crochet, et piquez ce crochet dans une maille chaînette du dernier rang. — Faites une demi-bride avec les deux bouts de vos brins de fil pris ensemble. — Prenez un autre brin de fil et ainsi de suite. Le fil le plus convenable pour ces franges est le fil cordonnet perfectionné dit *fleur de lin*, C. D. n° 6.

Le tabouret de piano peut aussi s'exécuter au crochet plein, en soie d'Alger, le fond d'une couleur et le bouquet d'une autre.

Ce dessin peut aussi servir pour écran ou pour dessus de guéridon.

L'écran se fera avec du cordonnet fin, blanc ou noir, au crochet à jour ou au filet repris, et s'appliquera sur un transparent de taffetas de couleur; ou bien en tapisserie, le fond en soie d'Alger, le bouquet en perles blanches ou noires.

Il se pose sur un rond de carton qu'on double de taffetas, auquel on adapte un manche doré ou d'ivoire; on le borde d'un agrément de passementerie, d'une torsade, ou d'une frange de soie plate.

Le dessus de guéridon peut également se faire en tapisserie avec mélange de soie d'Alger et de perles, ou entièrement en perles, ce qui est excessivement solide, les perles n'ayant pas, comme la laine ou la soie l'inconvénient de s'user ni de se flétrir.

Ces guéridons se montent sur un pied en fer doré de la Maison Huret, boulevard Montmartre, n° 22.

5, ROSACES au crochet à jour pour voiles de fauteuil,



coussins, nappes d'autel, dessus de lit ou dessus d'édredon. L'une de ces rosaces est reproduite avec plus de clarté sur la planche jaune, au n° 57.

6 et 7, PETITES DENTELLES au crochet à jour, pour objets de layette et de trousseau.

Ces dentelles n'ayant pu être données sur cette planche dans tous leurs détails, sont reproduites sur la planche jaune du mois.

8 et 9, PETITS ENTRE-DEUX au crochet à jour.

10, ROSE au crochet à jour, destinée au fond d'une bourse; on prolonge les écailles pour la bourse, — on commence par le milieu et on continue en tournant.

11, BLAGUE (quart). Crochet en soie de deux couleurs ou en soie mélangée de fil d'or.

12, TOUR D'UNE CALOTTE au crochet à jour; et, dans ce cas, on double la calotte d'un taffetas de couleur faisant transparent; — ou bien au crochet en soie de deux nuances.

13, FOND DE LA CALOTTE.

14, ENTRE-DEUX, crochet carré ou filet reprisé.

15, CARRÉ, pour dessus de lit, etc., voir au n° 12.

16, BORDURE de rideaux, de couvre-pieds ou de nappe d'autel; — crochet carré ou filet reprisé.

17, CARRÉ destiné à alterner avec le n° 16.

18, ENTRE-DEUX, pour séparer les carrés, de filet et de jacquas.

19, SEMÉ pour rideaux, nappe d'autel; — crochet carré ou filet reprisé.

20, DENTELLE, au crochet à jour, pour voile de fauteuil ou dessus de lit.

21, BORDURE de rideaux en tapisserie, teintes plates; cette bande servira pour meubles; coussins, portières ou sac à ouvrage.

22, DENTELLE pour pelote.

23, DESSUS DE BOÎTE À GANTS.

24, ROSACE qu'on peut répéter sur un fond de filet brodé.

25, DESSIN DE PELOTE OU DE PALE.

26 et 27, ENTRE-DEUX.

28, BORDURE DE RIDEAUX OU BANDE DE TAPISSERIE.

Cette bande, comme celle du n° 21, peut servir pour sac à ouvrage, soit qu'on l'exécute au filet reprisé, au crochet ou en tapisserie. Dans le premier cas, on double le filet de taffetas ou de satin pour faire transparent, puis on place le tout sur un carton de même hauteur et de la longueur nécessaire pour entourer le fond, qu'on taille en carton, soit ovale, soit rond.

On recouvre le carton de percaline ou de taffetas, et on réunit par un surjet le fond à la bande. Sur les coutures on coud une torsade. Puis on ajoute une anse formée d'une bande de carton recouverte d'un ruban et un sac de taffetas.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

*Toilette de jeune fille.* — Robe de mousseline de soie.

— Jupe garnie dans le bas de deux volants bordés de taffetas, et d'un troisième en taffetas. — Corsage rond, plat, à revers de taffetas. — Manches garnies comme la jupe. — Ceinture à longs bouts (de la *Ville de Lyon*). — Sous-manches d'organdi. — Chapeau de paille de riz, avec touffes de roses sur le sommet de la passe. — Dessus, guirlande de roses à l'impératrice.

*Toilette de fillette.* — Jupe de gaze de Chambéry.

— Zouave en mousseline garni d'entre-deux et de petites guipures. — Chemisette bouffante en nansouk. — Nœud de taffetas dans les cheveux.

*Toilette de petit garçon.* — Jupe et veste de nankin, soutachées et bordées de velours noir. — Chemisette de nansouk. — Bas écossais.

#### EXPLICATION DES PLANCHES DE TAPISSERIE.

Ces deux dessins peuvent s'exécuter en soie ou en perle, et servir pour écran, dessus de table, coussin et sac de voyage.

## ÉPHÉMÉRIDES

5 AOÛT 525. — INTRODUCTION DE LA SOIE EN EUROPE.

Deux moines apportèrent des Indes à l'empereur Justinien des œufs de vers à soie. Ce présent précieux fut reçu avec joie; dès ce moment, les vers à soie se multiplièrent en Europe; les étoffes que l'on tirait jusqu'alors de la Chine et de la Perse devinrent plus

communes; mais, pendant de longs siècles, des lois somptuaires restreignirent l'usage de la soie au clergé, pour le service de l'autel, et aux classes nobles. Ces lois, il est vrai, furent très-souvent enfreintes.



## Mosaïque

### UNE FEMME PEINTRE

Le monastère de Santa-Maria-Maddalena, au Monte-Cavallo, à Rome, conserve avec amour le souvenir d'Anna-Victoria Dolara, religieuse, artiste et poète, qui non-seulement l'orna de ses vertus, mais le soutint, le sauva, et l'illustra par son art. Pendant les jours d'affliction qui suivirent la fuite de Pie VI, sa pitié ingénieuse vint en aide à ses compagnes par les produits de son pinceau. Elle pourvut ainsi à la subsistance du couvent. Pour consoler ses sœurs qu'elle avait nourries, elle improvisait des vers, où elle peignait sous les couleurs les plus touchantes les maux de sa patrie et la crainte de l'étranger.

« La tourterelle, dit-elle, dans des rimes d'une douceur infinie, passe ses jours en paix au dedans de son nid, qu'elle remplit de doux gémissements; la brebis revient de la pâture au bercail, sans crainte

» d'une trahison perfide. Mais nous qui, en entrant  
» dans ces murs bénits, croyons toucher au port, nous  
» sommes, hélas ! en proie aux pièges du vautour rapace et du loup avide..... »

Cette religieuse appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, qui a produit tant d'artistes.

Il faut que les femmes pensent qu'il y a peu de temps à être belle et beaucoup à ne l'être plus; que, quand les grâces les abandonnent, elles ne se soutiennent que par les qualités estimables.

MARQUISE DE LAMBERT.

Tu pardonneras deux fois à ton ami : une fois pour son amitié, une seconde fois pour la tienne, afin qu'il ne te perce pas le cœur d'un troisième coup.

Proverbe arabe.

Le mot du Logogriphe de Juillet est **POISSON**, où l'on trouve poison, son, pois.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : Un clou chasse un clou.

### RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.